

Libretto



SALVADOR DALÍ

VISAGES
CACHÉS

roman

Postface à l'édition américaine de
HAAKON CHEVALIER

Illustrations et avant-propos
de l'auteur

Libretto

Toutes les notes sont de l'auteur.

© Salvador Dalí, 1944, 1973.

© Salvador Dalí, Fondation Gala-Salvador Dalí, Figueras, 2019.

Publié avec l'accord de la Fondation Gala-Salvador Dalí, Figueras,
et Peter Owen Publishers, Royaume-Uni.

© Sabine Wespieser éditeur, 2004, pour l'édition française.

ISBN : 978-2-36914-501-1

AVANT-PROPOS

Chacun, tôt ou tard, doit fatalement venir à moi ! Les uns, insensibles à ma peinture, concèdent que je dessine comme Léonard. D'autres, qui trouvent à redire à mon esthétique, acceptent de reconnaître en mon autobiographie un des « documents humains » de notre époque. D'autres encore, qui mettent en doute l'« authenticité » de *Ma vie secrète*, ont découvert en moi des dons littéraires supérieurs au talent dont je fais preuve dans mes tableaux et à ce qu'ils appellent la fumisterie de mes confessions. Mais, dès 1922, le grand poète García Lorca avait prédit que j'étais destiné à une carrière littéraire et avait laissé entendre que mon avenir était justement dans le « roman pur ». Et puis, ceux qui détestent ma peinture, mes dessins, ma littérature, mes bijoux, mes objets surréalistes, etc., proclament que j'ai le génie du théâtre et que ma dernière mise en scène a été l'une des plus sensationnelles qu'on ait jamais vues sur les planches du Metropolitan...

Si bien qu'il est difficile de ne pas tomber sous ma coupe d'une façon ou d'une autre. J'ai pourtant en tout cela moins de mérite qu'on ne pourrait le croire, car l'une des principales raisons de ma réussite est encore plus simple que celle de ma magie multiforme : c'est en effet que je suis sans doute l'artiste le plus acharné au travail de notre temps. Après avoir passé quatre mois de retraite dans les montagnes du New Hampshire, non loin de la frontière canadienne, à écrire sans

répétait quatorze heures par jour, terminant ainsi *Visages cachés*, « conformément au programme » – mais sans me relâcher jamais ! –, je rentrai à New York et revis des amis au *Morocco*. Leur vie en était restée exactement au même point, comme si je les avais quittés la veille. Le lendemain matin, j'allai dans des ateliers où des artistes étaient restés quatre mois à attendre patiemment la minute d'inspiration... Combien de pensées m'étaient passées par la tête pendant ce temps-là ! Combien de personnages, d'images, de projets architecturaux et de désirs étaient nés, avaient vécu, étaient morts et ressuscités, architecturalisés !

Les pages de mon roman ne constituent qu'une partie de mon dernier rêve. L'inspiration ou la puissance est quelque chose qu'on acquiert par la violence et par le labeur ingrat et acharné de chaque jour.

Pourquoi ai-je écrit ce roman ?

Premièrement, parce que je trouve le temps de faire tout ce que je veux et que je voulais écrire ce roman.

Deuxièmement, parce que l'histoire contemporaine offre une charpente exceptionnelle pour un roman sur l'évolution et les conflits de grandes passions humaines, et parce que l'histoire de la guerre, et plus spécialement l'histoire du poignant après-guerre, devait fatalement être écrite.

Troisièmement, parce que si je ne l'avais pas écrit, un autre l'aurait fait à ma place, et il l'aurait mal fait.

Quatrièmement, parce qu'il est plus intéressant, au lieu de « copier l'histoire », de l'anticiper et de la laisser imiter de son mieux ce qu'on a inventé... Parce que j'ai vécu jour après jour dans l'intimité des protagonistes du drame de l'avant-guerre en Europe ; je les ai suivis dans celui de l'émigration en Amérique, et il m'a donc été facile d'imaginer celui de leur retour... Parce que, depuis le XVIII^e siècle, la trilogie passionnelle inaugurée par le divin marquis de Sade était restée incomplète : sadisme, masochisme... Il fallait inventer le troisième terme du pro-

blème, celui de la synthèse et de la sublimation : le clédalisme, du nom de l'héroïne de mon roman, Solange de Cléda. On peut définir le sadisme comme le plaisir procuré par la souffrance infligée à l'objet ; le masochisme, comme le plaisir procuré par la souffrance à laquelle vous soumet l'objet. Le clédalisme est le plaisir et la souffrance sublimés dans une identification toute transcendante avec l'objet. Solange de Cléda restaure la véritable passion normale : une sainte Thérèse profane ; Épicure et Platon brûlant d'une seule flamme d'un mysticisme féminin éternel. Les gens sont affligés de nos jours de la folie de la vitesse, qui n'est que le mirage fugitif et vite dissipé du « raccourci humoristique ». J'ai voulu réagir contre cela en écrivant un « vrai roman », long et ennuyeux. Mais rien ne m'ennuie jamais. Tant pis pour ceux qui sont pétris d'ennui. Je désire dès à présent aborder les temps nouveaux de la responsabilité intellectuelle dans lesquels nous allons nous engager avec la fin de cette guerre...

Un vrai roman d'atmosphère, d'introspection et de révolution et d'architecturalisation des passions doit être (comme il l'a toujours été) exactement le contraire d'un Mickey Mouse de cinq minutes ou de la sensation de vertige d'un saut en parachute. On doit, comme dans un lent voyage en voiture à l'époque de Stendhal, être capable de découvrir petit à petit la beauté des paysages de l'âme par lesquels on passe ; chaque nouvelle coupole de passion doit apparaître petit à petit, à son heure, de sorte que l'esprit de chaque lecteur ait le loisir de les « savourer »...

Avant que j'aie terminé mon livre, on a prétendu que j'écrivais un roman balzacien ou huysmansien. C'est au contraire un livre rigoureusement dalinien et ceux qui ont lu *Ma vie secrète* avec attention découvriront aisément sous la structure du roman la présence familière, permanente et vigoureuse des mythes essentiels de ma vie et de ma mythologie personnelle.

En 1927, assis un jour au soleil printanier à la terrasse du café Regina à Madrid, le très regretté poète Federico García Lorca et moi-même avons eu ensemble l'idée d'un opéra tout à fait inédit. L'opéra était en effet une de nos passions communes, car il n'y a que par ce médium que tous les genres lyriques existants peuvent fusionner en une unité parfaite et triomphante, au maximum de leur grandeur et de leur nécessaire stridence, qui devait nous permettre d'exprimer toute la confusion idéologique, colossale, gluante, visqueuse et absolue de notre époque. Le jour où j'appris à Londres la nouvelle de la mort de Lorca, qui avait été victime de l'aveugle histoire, je me suis dit qu'il me faudrait faire notre opéra tout seul. J'ai persévéré depuis dans ma ferme résolution de réaliser un jour ce projet, à l'heure de ma pleine maturité, et mon public sait – et il l'attend – que je fais à peu près tout ce que je dis et promets.

Je vais donc faire «notre» opéra... Mais pas tout de suite, car dès que j'aurai terminé ce roman je me retirerai une année entière en Californie, où je veux me consacrer à nouveau exclusivement à la peinture et mettre mes dernières idées esthétiques à exécution avec une ferveur technique sans précédent dans ma profession. Après quoi je me mettrai aussitôt à apprendre patiemment la musique. Pour maîtriser parfaitement l'harmonie, deux ans me suffiront – ne l'ai-je pas en réalité sentie me couler dans les veines depuis deux mille ans ? Pour cet opéra, j'ai l'intention de tout faire – le livret, la musique, la mise en scène, les costumes – et, en outre, je le dirigerai moi-même¹.

1. Je suis en train de faire une tragédie héroïque: *Martyr*. Elle sera mon opéra. (S. D., 1973.)

Je ne peux garantir que cet extrait d'un rêve sera bien accueilli. Mais une chose est sûre : avec la somme totale de mon activité phénoménale et polymorphe, j'aurai laissé dans la peau dure du « dos artistique », rond et avachi, de mon époque l'empreinte évidente, l'anagramme scellée dans le jeu de ma personnalité et dans le sang de Gala, de toute la générosité fertilisante de mes « inventions poétiques ». Combien y en a-t-il déjà qui sont nourris spirituellement par mon œuvre ! Aussi que celui qui en a fait « autant » me jette la première pierre.

SALVADOR DALÍ

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement Mme Hélène Pasquier sans qui cette version de *Visages cachés* n'eût sans doute pas été possible.

S.D.

Les personnages de ce roman sont imaginaires.

Toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé serait purement fortuite.

Je dédie ce roman à Gala, qui n'a cessé d'être à mes côtés pendant que je l'écrivais, qui a été la bonne fée de mon équilibre, qui a chassé les salamandres de mes doutes et renforcé les lions de mes certitudes...

À Gala qui, par sa noblesse d'âme, m'a inspiré et servi de miroir, reflétant les géométries les plus pures de l'esthétique des émotions, qui a guidé mon travail.

PREMIÈRE PARTIE
LA PLAINE ILLUMINÉE

LES AMIS DU COMTE
HERVÉ DE GRANDSAILLES

Le comte de Grandsailles était demeuré un long moment assis, la tête appuyée sur la main, en proie à une obsédante rêverie. Il leva les yeux et laissa son regard errer sur la plaine de Creux de Libreux. Rien à ses yeux ne comptait davantage que cette plaine. Un sentiment de beauté émanait de ce paysage, une impression de prospérité se dégageait de ces champs. Et ce que ces champs possédaient de plus exceptionnel était leur terre, ce que cette terre avait de plus précieux était son humidité, et ce que cette humidité produisait de plus rare était une certaine sorte de boue... Son notaire et ami le plus dévoué, M^e Pierre Girardin, qui avait un faible pour le langage littéraire, se plaisait à dire de Grandsailles : « Le comte est la vivante incarnation de l'un de ces rares phénomènes du sol à échapper encore à l'habileté et aux ressources de l'agronomie – un sol pétri de terre et d'un sang jailli d'on ne sait quelle source inconnue, une argile magique dont est façonné l'esprit de notre terre natale. »

Lorsqu'il emmenait quelque nouveau visiteur faire le tour du propriétaire, le comte, en descendant vers les écluses, ne manquait jamais de se baisser pour ramasser une motte de terre et, tout en la pétrissant de ses longs doigts d'aristocrate, déclarait, pour la centième fois, mais sur le ton de l'improvisation la plus soudaine :

« Voyez-vous, mon cher ami, c'est sans aucun doute la

ductilité, quelque peu grossière, de notre sol qui explique le miracle de cette région ; car non seulement notre vin est unique, mais encore, et surtout, possédons-nous la truffe, mystère et trésor de cette terre à la surface de laquelle glissent les plus gros escargots de France, rivalisant avec cette autre créature étrange, l'écrevisse ! Et tout cela encadré par la végétation la plus noble et la plus généreuse : le chêne-liège, éternel écorché pour nous servir. »

Et, d'une basse branche, il arrachait au passage une poignée de feuilles de chêne-liège, les froissait étroitement, les broyait au creux de sa main, goûtant contre sa peau fine la sensation d'épineuse résistance qu'offrait leur contact, sensation qui suffisait à elle seule à l'isoler du reste du monde. Car, de tous les continents du globe, Grandsailles n'avait d'estime que pour l'Europe ; de l'Europe entière, il n'aimait que la France, de la France, il n'adorait que le Vaucluse, et dans ce Vaucluse, le coin élu des dieux était précisément celui où s'élevait le château de Lamotte, où il était né.

La pièce la mieux située de ce château de Lamotte était sa chambre ; de là, en se plaçant à un endroit précis, la vue était unique. Cet endroit était exactement délimité par quatre grands losanges, placés en rectangle dans le sol dallé de blanc et de noir, aux quatre angles desquels reposaient, selon une parfaite géométrie, les quatre griffes légèrement contractées d'un léger bureau Louis XVI, portant la signature de l'ébéniste Jacob. C'était à ce bureau qu'était assis le comte de Grandsailles, regardant à travers le grand balcon Régence la plaine de Creux de Libreux, illuminée par le soleil à son déclin.

Rien, mieux que l'inlassable spectacle qu'offrait à sa vue l'aspect changeant de cette plaine fertile, ne pouvait exalter avec autant de lyrisme la ferveur des sentiments patriotiques de Grandsailles. Une chose, cependant, détruisait à ses yeux la pérenne harmonie de ce paysage : sur une étendue d'environ trois cents mètres carrés, les arbres avaient été coupés,

faisant apparaître une calvitie terreuse et pelée qui brisait désagréablement la ligne fluante et mélodieuse d'une vaste forêt de sombres chênes-lièges. Jusqu'à l'époque de la mort du père de Grandsailles, cette forêt était demeurée intacte, apportant au large panorama un premier plan homogène, formé de la sombre, ondulante et horizontale ligne de chênes, mettant en valeur les lointains lumineux de la vallée, également horizontale et doucement modulée.

Mais, après la mort du vieux comte, la propriété, grevée d'hypothèques et de lourdes dettes, avait dû être divisée en trois parts. Deux d'entre elles tombèrent dans les mains d'un gros propriétaire terrien d'origine bretonne, Rochefort, qui devint aussitôt l'un des adversaires politiques les plus acharnés du comte. L'une des premières choses que fit Rochefort en prenant possession de son nouveau domaine fut de couper les trois cents mètres carrés de chênes-lièges qui lui revenaient et qui, se trouvant désormais séparés de l'ensemble de la grande forêt, avaient perdu toute valeur productive. Il les avait remplacés par une plantation de vignes, qui poussaient chichement sur ce sol épuisé et pierreux à l'excès. Non seulement ces trois cents mètres carrés de chênes-lièges arrachés au cœur de la forêt de la famille des Grandsailles portaient-ils témoignage du démembrement du domaine, mais encore cette trouée avait-elle placé en pleine vue le moulin des Sources, désormais habité par Rochefort – un endroit douloureusement regretté, car il commandait l'irrigation, et la fertilité, de la plus grande partie des terres cultivées de Grandsailles. Le moulin des Sources avait été auparavant complètement caché par la forêt, et seules visibles de la chambre du comte en étaient alors les girouettes émergeant au-dessus de deux chênes trapus.

Outre son extrême attachement à la terre, l'une des plus exigeantes passions qui animaient Grandsailles était assurément son sens de la beauté. Il se savait doué de peu d'imagination, mais avait pleinement conscience de son bon goût, et le fait

était que la mutilation de sa forêt blessait profondément son sens esthétique. Depuis sa dernière défaite électorale, cinq ans auparavant, le comte de Grandsailles, avec cette intransigeance qui caractérisait toutes ses décisions, avait délaissé la politique, dans l'attente du moment où les événements prendraient un tour critique. Cela n'impliquait aucun dégoût de la politique. Le comte, comme tout bon Français, était un politicien-né. Il se plaisait à répéter la formule de Clausewitz : « La guerre n'est que la poursuite d'une politique par d'autres moyens. » Il était sûr que l'on allait tout droit à une guerre inévitable avec l'Allemagne, et que son imminence était mathématiquement démontrable. Grandsailles attendait ce moment pour se jeter à nouveau dans la mêlée politique, souhaitant sincèrement que cela pût se produire le plus rapidement possible, car il sentait la faiblesse et la corruption s'emparer de son pays chaque jour davantage. Quel intérêt pouvaient bien avoir à ses yeux, désormais, les incidents anecdotiques de la politique locale ?

Et, tout en attendant impatiemment qu'éclatât la guerre, le comte de Grandsailles songeait à donner un grand bal...

Non, ce n'était pas uniquement la proximité de son ennemi politique qui l'irritait à la vue du moulin des Sources. Tout au long de ces cinq années, durant lesquelles l'héroïque et inébranlable dévotion de M^e Girardin avait réussi à stabiliser sa fortune et à organiser la productivité de ses terres, les dernières blessures que le démembrement de son domaine avait infligées à son orgueil semblaient s'être lentement et définitivement cicatrisées. Il convient d'ajouter que, si Grandsailles s'était montré relativement indifférent à l'amoindrissement de son patrimoine, il n'avait jamais renoncé à l'espoir de racheter les terres qu'on lui avait arrachées, et cette idée, obscurément bercée parmi de lointains plans d'avenir, l'aidait provisoirement à se sentir plus détaché encore de ses propriétés ancestrales.

En revanche, il n'avait jamais pu s'habituer à voir sa forêt mutilée et souffrait chaque jour davantage de découvrir cet emplacement désolé, où, ravagés par le vent, les pampres d'une vigne moribonde entortillaient lamentablement leurs bras tordus, à intervalles géométriques – irréparable profanation sur l'horizon de ses premiers souvenirs, l'horizon et la stabilité de son enfance, avec la superposition de ses trois franges que mêlait si amoureuxment la lumière : la sombre forêt au premier plan, puis la plaine illuminée, puis le ciel !

Seule une étude détaillée de la topographie particulière de cette région pourrait cependant expliquer de manière satisfaisante la raison pour laquelle ces trois éléments du paysage, à ce point immuables et étroitement associés, produisaient un si poignant effet, émotionnel et élégiaque, de contraste lumineux dans cette plaine. Dès le début de l'après-midi, les ombres tombant des montagnes derrière le château commençaient à envahir peu à peu le bois de chênes-lièges, le plongeant soudainement dans une sorte d'obscurité prématurée et antécrepusculaire ; et, tandis que le premier plan du paysage s'obscurcissait d'une ombre uniforme et veloutée, le soleil, commençant à décliner au creux d'une profonde dépression de terrain, illuminait la plaine de ses feux, ses rayons obliques accordant aux plus petits détails géologiques, aux moindres accidents du sol, un relief de plus en plus saisissant – encore accru, jusqu'au paroxysme, par la proverbiale limpidité de l'atmosphère. On eût cru tenir alors au creux de sa main la plaine de Libreux tout entière, l'on eût dit pouvoir distinguer un lézard sommeillant sur les vieilles pierres d'une maison éloignée de plusieurs kilomètres. Ce n'était qu'aux toutes dernières lueurs du crépuscule, presque au seuil de la nuit que les derniers lambeaux de clarté du soleil couchant relâchaient à regret leur étreinte sur les hauteurs encore empourprées, semblant ainsi, au défi des lois de la nature, vouloir perpétuer une chimérique survie du jour. À l'orée de la brume, la plaine de

Creux de Libreux apparaissait encore illuminée. Et peut-être était-ce à cette exceptionnelle réceptivité à la lumière que le comte de Grandsailles devait, lorsqu'il traversait l'un de ses douloureux accès de dépression, lorsque la mélancolie jetait en son âme ses ombres mortelles, de voir l'espoir ancestral d'une vie éternelle et fertile se lever de la sombre, profonde, épineuse forêt de chênes-lièges de son chagrin – la plaine de Creux de Libreux, baignée de la chaude lumière du soleil, la plaine illuminée ! Combien de fois, après de longs séjours passés à Paris, alors que l'esprit de Grandsailles sombrait dans le scepticisme désœuvré de sa vie émotionnelle, le seul souvenir d'un fugitif coup d'œil à sa plaine avait-il fait revivre en lui un nouvel et étincelant amour de la vie !

Cette fois, Grandsailles avait trouvé Paris tellement plongé dans les problèmes politiques que son séjour dans la capitale avait été extrêmement bref. Il avait regagné son château de Lamotte sans même avoir eu le temps d'être affecté par ce désenchantement progressif qu'entraînait en fin de compte une complaisance par trop suivie pour un type de relations fondées exclusivement sur l'âpre comédie du prestige social ; cette fois, au contraire, il se trouvait à son retour tout assoiffé encore de sociabilité et enclin à inviter ses amis les plus proches à venir, comme autrefois, passer le week-end avec lui.

Il y avait à présent deux semaines que Grandsailles était rentré, et il dînait comme à l'ordinaire d'escargots ou d'écrevisses, en compagnie de son notaire, Pierre Girardin. Tous deux entretenaient, autour de ces repas, d'interminables conversations à voix basse, servis sur la pointe des pieds par Prince, le vieux domestique de famille.

M^e Girardin, comme on l'a noté, dissimulait derrière la stricte et modeste sévérité de sa profession de turbulents penchants littéraires, de même que sa phraséologie quotidienne, objective et laconique, cachait une verve succulente, métaphorique et grandiloquente, une expansivité modeste à

laquelle il ne lâchait la bride qu'en présence d'amis intimes et sûrs, au nombre desquels le comte de Grandsailles figurait en tête des privilégiés.

Grandsailles prenait un voluptueux plaisir aux longues tirades de son notaire, riches d'images et souvent empreintes de grandeur. Et non seulement il les savourait, mais encore en faisait-il bon usage. Car, si le comte possédait, à n'en point douter, un style remarquablement éloquent, s'il s'exprimait en un français d'une élégance toute personnelle, il n'en était pas moins vrai qu'il était incapable de trouver ces images inattendues qui venaient si naturellement à Girardin, images d'une fantaisie légèrement cynique et acide qui avaient le pouvoir très particulier de toucher cette zone vulnérable de séduction et de rêve dans les esprits chimériques et influençables des femmes raffinées. Grandsailles relevait mentalement les trouvailles lyriques et les saillies bizarres de Girardin, et, souvent même, craignant que sa mémoire ne vînt à le trahir, il les notait rapidement dans un petit carnet de rendez-vous, d'une écriture ténue comme un fil d'or. En de telles occasions, Grandsailles priait souvent M^e Girardin de répéter la fin d'une phrase, et ce dernier atteignait alors au faite de l'orgueil et se voyait contraint, arrachant malgré lui à son austère modestie un sourire presque douloureux, de découvrir une double rangée de dents très blanches. M^e Girardin baissait la tête, attendant respectueusement que le comte eût achevé son fin griffonnage, et, sur son front penché, des veines bleutées, d'ordinaire proéminentes et assez visibles, se dilataient encore pour atteindre cette turgescence dure et luisante, caractéristique de l'artériosclérose.

L'expression fixe et embarrassée de Pierre Girardin traduisait non seulement l'orgueil, contenu par l'humble souci de respecter les distances, mais encore une ombre de malaise, à peine perceptible, mais échappant à tout effort de dissimulation. Oui, M^e Girardin était gêné, il avait honte de

Grandsailles, car il savait trop bien l'usage que le comte faisait de ces notes, uniquement destinées à lui permettre de briller en société, et ce n'était à vrai dire qu'à l'inspiration occulte de son notaire que Grandsailles devait sa flatteuse réputation de causeur original. Il en usait également, et plus particulièrement, à des fins de séduction auprès des femmes, et notamment en vue d'entretenir la flamme de cette latente et dévorante passion, toute d'artifices et de conversations futiles, qui, à travers un croissant abandon à son lent et fatal pouvoir, l'unissait à Mme de Cléda.

Doué d'une mauvaise mémoire, Grandsailles allait en fait jusqu'à préparer soigneusement ses entrevues avec Mme de Cléda, et ses conversations tournaient toujours autour de trois ou quatre thèmes, brillamment lyriques, qu'il avait eu l'occasion de voir développer au cours des longues soirées passées en compagnie de son notaire. Il faut néanmoins rendre cette justice au comte que ses dons d'expression naturels et sa maîtrise dans l'art des échanges mondains lui permettaient d'atteindre à de véritables joyaux de style lorsque, s'imposant les limites d'un goût particulièrement raffiné, il développait et polissait les excessives, succulentes et pittoresques trouvailles jaillies des lèvres quelque peu plébéiennes de son notaire et qui, s'il les eût présentées telles quelles dans un salon ultra-parisien, eussent pu sembler prétentieuses, ridicules ou déplacées, sinon tout cela à la fois. Grandsailles, qui avait eu Girardin pour compagnon de jeux durant toute son enfance, avait également acquis auprès du notaire une immédiate, incisive et élémentaire compréhension des relations humaines, telle que seule une personne comme Girardin, issue de la plus authentique masse populaire, pouvait lui apporter. Ainsi, chaque fois que l'on évoquait l'esprit réaliste du comte, c'était en grande partie aux vertus logiques de son notaire que l'on faisait, sans le savoir, allusion.

Non content d'usurper les images poétiques, les remarques

profondes, le réalisme quasi brutal de son notaire, Grandsailles imitait encore sa façon de boiter. Cinq ans auparavant, au cours des événements tragi-comiques de la campagne électorale, le comte et son notaire, victimes d'une collision automobile, avaient été tous deux blessés à la jambe. Mais, tandis que M^e Girardin avait été complètement guéri au bout de trois semaines, le comte, dont la jambe avait été mal remise, en avait gardé une claudication. Il avait eu néanmoins le temps d'observer la façon dont son notaire marchait durant sa convalescence et s'était mis aussitôt à imiter sa façon de boiter, dont l'impressionnante dignité l'avait frappé. Il est certain que, en donnant une inflexion plus lente et plus sereine au rythme inégal de sa démarche, Grandsailles ne faisait qu'ajouter, à son physique viril et parfaitement proportionné, une note de mélancolie et de distinction raffinée. Le comte gardait également de cet accident une longue et très fine cicatrice, qui descendait en droite ligne de la tempe gauche jusque vers le milieu de la joue. Cette entaille, très profonde, était désormais à peine visible, mais, tel un baromètre, virait au violet-noir les jours d'orage, et se mettait alors à le déman-ger furieusement, obligeant le comte, qui ne voulait pas se gratter, à porter vivement la main à sa joue et à l'y presser de toutes ses forces. C'était là le seul tic incompréhensible parmi ses autres gestes et mouvements, qui étaient délibérés au point de toucher les limites de l'affectation.

Le comte de Grandsailles donnait ce soir-là un dîner aux bougies à vingt-cinq de ses amis les plus intimes, lesquels étant tous arrivés dans le courant de l'après-midi, étaient tous à présent en train de se « pomponner » avant de descendre au salon pour huit heures et demie. Grandsailles s'était entièrement habillé une heure d'avance ; qu'il s'agît d'un rendez-vous amoureux, d'une soirée en société, voire d'une simple rencontre avec un ami, il aimait savourer sans hâte une longue attente, légèrement et délicieusement angoissante, durant

laquelle il avait le temps de se préparer aux effets et aux situations qu'il souhaitait avoir l'occasion d'amener. Il tenait en horreur tout ce qui dénonçait quelque amour barbare pour l'improvisation, et, ce soir-là, prêt plus tôt encore que de coutume, il s'assit pour attendre derrière le bureau de sa chambre. Sortant du tiroir son carnet de rendez-vous, il se mit à consulter les notes recueillies au cours des deux semaines précédentes, espérant, grâce à elles, donner du brillant à sa conversation. Il négligea les trois premières pages, rédigées de manière brouillonne et sans grande conviction, qui contenaient des phrases et des thèmes destinés à une conversation générale, sourit en tombant sur une page pleine de surprises, fournissant d'adroites recettes permettant d'intervenir dans une discussion, et s'arrêta finalement à une page où ne figurait que cette seule phrase : « Notes pour un tête-à-tête avec Solange. »

Il demeura un long moment absorbé dans la contemplation de cette page ; une sorte d'invincible indolence l'empêchait de poursuivre, tout en l'inclinant irrésistiblement à suivre le cours incertain et agréable d'une séduisante rêverie.

C'était une étrange passion que celle que unissait Hervé de Grandsailles et Solange de Cléda. Pendant cinq ans, ils s'étaient livré un impitoyable duel de séduction, de jour en jour plus farouche et plus irritant, et qui, jusqu'à présent, n'avait eu pour effet que d'exacerber un croissant esprit de compétition, un grandissant souci d'autoaffirmation, que le plus léger aveu, la moindre faiblesse auraient menacé de désillusion. Chaque fois que le comte avait senti la passion de Solange céder aux accalmies de la tendresse, il s'était empressé de trouver de nouveaux prétextes pour blesser sa vanité et rétablir cette agressivité sauvage et cabrée qui est celle du désir insatisfait lorsqu'on l'oblige, fouet en main, à affronter des obstacles d'orgueil de plus en plus insurmontables.

Aussi, après leurs longues entrevues poursuivies sur le ton semi-langoureux d'une frivole idylle émaillée de délicats jeux d'esprit, tissée de feinte indifférence, alors qu'en réalité chacun d'entre eux s'employait obstinément à cacher le galop effréné de sa passion, Grandsailles était-il toujours tenté de tapoter Solange sur la croupe et de lui donner un sucre, comme on fait à un cheval de grande race piaffant, avec toute la souple élégance de ses mouvements, dans son impatience à mettre son énergie sans frein à votre disposition. Car le comte prenait tout cela avec la même bonne humeur qu'un cavalier couvert de poussière et de meurtrissures après avoir essayé plusieurs chutes au cours de quelque fougueuse randonnée équestre. Rien n'est plus épuisant qu'une passion de cette sorte, fondée sur une coquetterie intégrale de part et d'autre. Grandsailles en était à ce point de ses réflexions lorsqu'il entendit la pendule du salon sonner la demie de huit heures. Il releva la tête, qu'il avait longtemps tenue inclinée, appuyée sur sa main, et contempla quelques secondes la plaine de Creux de Libreux qui, du fait de sa particulière configuration topographique, retenait encore quelque reflet des derniers éclats du jour, en dépit de la semi-obscurité régnante.

Jetant un dernier regard à la plaine, le comte de Grandsailles se leva rapidement et, boitant de sa manière distinctive, traversa le couloir qui menait au salon.

Il marchait avec cette élégance naturelle et tranquille, que vient si bien rehausser un dernier petit geste nerveux de la main sur les cheveux, un ultime réajustement maladroit de la cravate, ou un coup d'œil, méfiant et désinvolte, au passage d'un miroir, tous gestes caractéristiques de la timidité anglo-saxonne la plus distinguée. Le comte avança jusqu'au milieu de la pièce, où il rencontra le duc et la duchesse de Saintonges, entrés au même instant par la porte opposée, et les embrassa l'un après l'autre sur les deux joues. Le duc

semblait extrêmement ému, mais, avant qu'il eût trouvé le loisir d'ouvrir la bouche, on entendit approcher le bruit d'une violente discussion, qui s'interrompit sur le seuil. Le jeune marquis de Royaucourt, la tête enveloppée de bandages, apparut, encadré par Édouard Cordier et M. Fauceret, tous trois cherchant à se gagner l'un l'autre de vitesse. Saisissant et pressant doucement la main du comte, Camille Fauceret s'écria :

– Voyez dans quels jolis pétrins va se fourrer votre protégé, le marquis de Royaucourt ! À peine est-il devenu camelot du roi que, le soir même, il va faire le coup de poing avec les communistes, pour renverser le seul gouvernement qui savait ce qu'il voulait et avait le cran de l'imposer ! Un gouvernement d'ordre !

– Bon sang ! s'exclama jovialement le marquis de Royaucourt tout en palpant une tache de sang qui venait fraîchement d'apparaître à travers son bandage, voilà que cela recommence à saigner ! Permettez-moi de faire un saut là-haut pour changer mon pansement. Je n'en ai que pour dix minutes, mon cher comte, et laisse à ces messieurs le soin de vous raconter tout ce qui s'est passé : le temps que je revienne, le terrain sera déblayé, et il ne me restera plus qu'à ajouter la vérité !

En quelques secondes, le salon fut quasiment envahi, et Grandsailles, tout occupé qu'il était à accueillir ses invités, commença, à travers des bribes de conversation lui parvenant en désordre de toutes les directions à la fois, à apprendre les tragiques événements de la journée précédente. C'était le « 6 février », comme on disait déjà, et le cabinet Daladier venait d'être contraint de démissionner.

Le comte de Grandsailles avait une invincible antipathie pour la radio – au point de ne pas même posséder un poste – et, ayant passé la journée sans ouvrir les journaux, il écoutait à présent avec une sorte de voluptueuse ivresse cette avalanche de nouvelles sensationnelles, auxquelles était étroite-

ment mêlé le nom de la plupart de ses relations. De temps à autre, il intervenait pour se faire préciser un détail, mais, avant que son interlocuteur eût trouvé le temps de lui répondre, son attention s'était déjà détournée, tout à la surprise de quelque nouvelle révélation. Le comte de Grandsailles allait et venait d'un groupe à l'autre, la tête rejetée en arrière, le visage légèrement tourné vers la gauche, prêtant à chacun une oreille également attentive, et le regard fixé sur un point déterminé du plafond. Il souhaitait, par cette attitude détachée et supérieure, laisser entendre que, s'il s'intéressait à ces événements d'une manière générale, non seulement il ne s'en étonnait pas, mais encore se refusait à se laisser gagner par l'atmosphère fiévreuse de conversations que seul le souci de l'étiquette retenait de tourner à l'aigre.

Les femmes, en particulier, semblaient réellement bouleversées par ce qui était arrivé ; il est vrai qu'aux quarante morts et aux centaines de blessés s'ajoutait la truculence romantique et vulgaire des diverses organisations mêlées aux événements. Les Croix-de-Feu, les communistes, les cagoulards, les conspirateurs «Acacia», les camelots du roi, autant de noms si mélodramatiques qu'ils suffisaient à eux seuls à donner la chair de poule à ces peaux d'une extrême délicatesse que de profonds décolletés laissaient à découvert. Le comte de Grandsailles observait tous ses amis, parmi lesquels se trouvaient des Croix-de-Feu, des cagoulards, des conspirateurs «Acacia», des camelots du roi, des membres du cabinet démissionnaire, des communistes même, puis avec une indulgence que son vif amour pour la littérature rendait un peu perverse, il cligna des yeux imperceptiblement et, embrassant d'un seul regard la collection bariolée de ses invités, décréta que son salon était «absolument impressionnant».

Un peu écrasé par une telle avalanche de nouvelles, le comte cessa de prêter attention au déluge narratif de ses amis, et, le dos légèrement appuyé contre le marbre de la

cheminée, il commença de voir surgir devant lui, comme dans un montage cinématographique, la succession désordonnée des images les plus frappantes parmi tout ce qu'on venait de lui raconter. Il vit le soleil couchant disparaître derrière l'arc de triomphe, tandis que les Croix-de-Feu descendaient les Champs-Élysées par rangs serrés de douze, drapeaux déployés en tête ; noirs, tendus, immobiles, il vit les barrages de policiers, chargés de les refouler, céder l'un après l'autre au dernier moment, sans même paraître ralentir de manière appréciable la marche intrépide des manifestants ; ces derniers se dirigeaient à présent droit sur le pont de la Concorde, encombré de troupes et de camions de l'armée, protégeant l'accès à la Chambre des députés.

Tout à coup, le chef de la police municipale s'avance d'une dizaine de mètres à la rencontre des manifestants ; il parle avec les porte-drapeaux, après quoi la procession hésite d'abord, puis change de direction et se dirige vers la Madeleine, où les cris redoublent : « Daladier, au poteau ! Daladier, au poteau ! » En un éclair, les grilles de fonte qui encerclent le pied des arbres sont arrachées, projetées contre le pavé avec violence, brisées en pièces, qui deviennent autant d'armes redoutables ; les arrivées de gaz des réverbères sont broyées à coups de barre de fer, et, lorsqu'elles se mettent à brûler, projettent de furieuses flammes sifflantes, qui jaillissent en oblique, comme autant de geysers brutalement libérés, jusqu'à une hauteur de trente mètres, vers le ciel où s'obscurcit le crépuscule. Une autre ! Encore une autre ! Et, comme victimes d'une contagion destructive, les feux de joie de la colère populaire dressent au-dessus de la bouillonnante marée humaine des rangées de plumets ardents, alignés comme girandoles. Sur le trottoir face à *Maxim's*, on bombarde de pavés le ministère de la Marine ; par une fenêtre brisée, une main gantée de cuir introduit un paquet de chiffons imbibés d'essence, une porte cochère s'ouvre,

et apparaît le visage livide d'un capitaine de vaisseau. « Je ne sais pas ce que vous voulez, dit-il, mais je vois parmi vous le drapeau tricolore, et je suis sûr que vous ne voudrez pas répandre le sang des marins français. Vive la marine ! Vive la France ! » Et la foule reflue vers la Madeleine. Elle emplit à présent la rue Royale. Une femme de chambre, penchée à un balcon, est tuée par une balle perdue, et la grande robe de chambre amarante qu'elle tenait à la main tombe dans la rue. Grandsailles voit cette pièce d'étoffe voltiger, sinistre au-dessus des têtes de la foule momentanément distraite par de tels incidents, mais tout aussitôt reprise par cette frénésie insatisfaite qui, semblable à celle de chiens en rut, l'entraîne à un rythme incontrôlable et pantelant sur les traces de l'odeur magnétique et amère de la révolte.

Toutes ces images commençaient à défiler sur un rythme accéléré dans l'imagination de Grandsailles, sans continuité apparente, mais avec une telle acuité de vision que le spectacle animé de son salon devint une sorte d'arrière-plan indéterminé, animé de rumeurs et de mouvements confus.

Il voit un cheval éventré, une grande flaque de sang, sur laquelle vient de glisser le journaliste Litry, accoutré de son éternel imperméable jaune. Place de la Madeleine, la vitrine du fleuriste (chez lequel Grandsailles avait coutume d'acheter ces petits lis jaunes mouchetés d'amarante qu'il avait parfois l'audace de piquer à sa boutonnière) reflète à présent, dans les stalactites de sa glace brisée, la carcasse en feu d'un autobus retourné au coin de la rue Royale. On déboutonne le pantalon du gros chauffeur de M. Cordier, que deux amis viennent d'allonger sur un banc ; sa peau est blafarde, de la couleur d'un ventre de mouche, et à la hauteur exacte du nombril, dix centimètres à droite, se trouve un autre petit trou, sans une goutte de sang, plus petit mais plus sombre, donnant exactement l'impression décrite par Cordier lui-même : « On aurait dit deux petits yeux de cochon bigle. »

Le prince d'Orminy, pâle comme un cadavre, entre au *Fouquet's* par la porte de service ; fichée juste sous son nez, comme un petit harpon, une mince barre de fer, de quinze centimètres de long, clouée si profondément dans sa mâchoire inférieure qu'il ne peut l'en arracher, même de toute la force de ses deux mains. Il s'évanouit dans les bras du directeur, le fidèle Dominique, en gémissant : « Pardonnez-moi... » Et encore, à la tombée de la nuit, les cafés de la place Royale, envahis de blessés, les derniers récalcitrants attardés refoulés vers l'Étoile, talonnés par les balles perdues des mitrailleuses de la garde mobile ; la place de la Concorde, abandonnée au ruissellement indifférent des bronzes de ses fontaines et aux vestiges de la passion – les réverbères éventrés, déployant leurs jets de flammes dans la nuit étoilée, comme autant de gerbes d'aigrettes.

Ce fut à cet instant précis que Mme de Cléda fit son entrée, les cheveux ornés d'une gerbe d'aigrettes ; Grand-sailles sursauta en la voyant apparaître et, comme s'arrachant brusquement à sa rêverie éveillée, prit aussitôt conscience du fait qu'il n'attendait réellement qu'elle. Il s'avança à sa rencontre avec un empressement inhabituel et l'embrassa sur le front.

Sculpturale, le teint bronzé, parée de rivières de diamants et de cascades de satin, Mme de Cléda incarnait si parfaitement l'actualité parisienne qu'on eût dit que l'une des fontaines de la place de la Concorde venait de faire son apparition dans la pièce.

L'entrée de Mme de Cléda ne fut pas exactement celle que le comte aurait souhaitée. Il était extrêmement jaloux du « ton » de son salon et, quoique ce désordre inaccoutumé, où chacun s'efforçait de parler plus haut que son voisin, l'eût amusé un moment, à présent, devant le regard quelque peu surpris et ironique de Mme de Cléda, ce charivari lui devenait intolérable. Il afficha tout aussitôt un sourire indulgent

et légèrement acide, comme pour dire : « Parfait, les enfants, assez joué ! Il est temps de passer aux choses sérieuses... » Brûlant d'une impatience contenue, qui jetait une ombre d'anxiété sur son visage, Grandsailles donna discrètement ordre de servir le dîner dix minutes plus tôt que prévu, espérant ainsi rétablir le cours fluide d'une conversation bien tempérée, comptant sur la cérémonieuse descente du grand escalier pour canaliser l'impétueux torrent de polémiques naissantes en une calme rivière de courtoisie.

Le dîner du comte, cependant, ne rétablit l'équilibre dialectique que pour fort peu de temps, car presque aussitôt le thème brûlant des sanglants événements du 6 février resurgit à la surface de toutes les conversations. Et elles commencèrent à glisser le long de cette pente dangereuse qui mène imperceptiblement de la phase descriptive du début à une phase idéologique qui n'allait pas manquer de couronner ce dîner, sinon historique, du moins dramatiquement symptomatique de cette période cruciale de l'histoire de France.

Mme de Montluçon était assise à la droite du sénateur Daudier et à la gauche du commentateur politique Villers. Elle était membre des Croix-de-Feu parce que le mari de la maîtresse de son amant était communiste. Elle portait une robe de Chanel, très décolletée, bordée de roses taillées dans trois épaisseurs de dentelle beige et noir, entre lesquelles se cachaient d'assez grosses chenilles de perles.

Le sénateur Daudier se déclarait toujours opposé à quelque doctrine politique que l'on exposât en sa présence et défendait invariablement toute personne critiquée par quelque interlocuteur que ce fût ; après quoi, dans sa péroraison, il démolissait systématiquement et intentionnellement tout ce qu'il avait précédemment établi, de sorte que, tout en donnant l'impression qu'il possédait, concernant toutes choses, des opinions très précises, il était finalement impossible de tirer de ses propos le moindre fait positif. Il prononça un

éloge dithyrambique de la robe de Mme de Montluçon, puis conclut, se tournant vers elle :

– L’encolure de votre robe, madame, est tout entière comestible, roses comprises, mais, pour mon goût personnel, j’aurais préféré qu’on servît les chenilles sur un plat séparé, de façon que chacun puisse choisir.

Villers saisit la balle au bond pour évoquer la dernière extravagance parisienne : les chapeaux comestibles exposés au Salon des surréalistes. Politiquement, Villers appartenait au groupe «Acacia», pour la simple raison qu’à titre d’homme de lettres il écrivait les discours politiques de l’un des dirigeants les plus en vue de cette faction.

Il essayait obséquieusement d’intéresser Mme de Montluçon à son ouvrage pseudo-philosophique sur l’histoire contemporaine. Mme de Montluçon, renonçant à essayer de le suivre dans sa cavalcade effrénée de paradoxes, finit par s’exclamer :

– Je n’arrive absolument pas à savoir de quel côté vous êtes !

– Moi non plus... répliqua Villers avec une note de mélancolie. Voyez-vous, je suis à ma façon une sorte d’artiste, et mon attitude est exactement celle de Léonard de Vinci laissant inachevée sa fameuse statue équestre dans l’attente de voir qui allait l’emporter. Je continue de travailler à mon livre, et d’en faire un véritable monument : il est grandiose, imposant, achevé dans ses moindres détails, mais il n’a pas de tête. Je le laisse ainsi, de façon à pouvoir, au dernier moment, lui donner la tête du vainqueur.

Et, comme juste à cet instant on apportait sur la table une tête de veau ornée de feuilles de laurier, il ajouta, pointant le bout de sa fourchette vers une feuille :

– En fait, ce qui compte réellement, c’est moins la tête que le laurier.

M. Fauceret et M. Ouvrard poursuivaient depuis le début du repas un acrimonieux débat sur les émeutes parisiennes.

Tous deux étaient adversaires politiques, et les plus acharnés du moment, car, ayant la même position, le même programme et une façon identique d'aborder l'ensemble des questions politiques, ils étaient condamnés à accomplir de véritables tours de force d'interprétation pour arriver à donner à leurs partisans respectifs l'impression qu'ils étaient en constant et flagrant désaccord ; chacun cherchant à gagner l'autre de vitesse dans la course effrénée de leur ambition quotidienne et immédiate, qui leur brouillait la vue et les empêchait de distinguer la nature encore incertaine du pouvoir auquel tous deux aspiraient.

Simone Durny, qui s'appliquait depuis quelques instants à dévorer furieusement et obstinément ses asperges jusqu'au bout, mâchant et remâchant leurs extrémités fibreuses sans savoir ce qu'elle mangeait, finit par intervenir hystériquement dans les conversations qui se tenaient autour d'elle :

– Non ! Non et non ! Je préférerais mille fois voir une France communiste qu'une France dominée par les Boches !

M. Fauceret la dévisagea un instant avec compassion, puis, la regardant droit dans les yeux, solennellement et de l'air de quelqu'un qui cherche à se rappeler quelque chose :

– Madame... voyons, rappelez-moi donc le nom de votre fils ?

– Jean-Louis, répondit Simone, les lèvres tremblant d'avance.

– Eh bien, madame, reprit Camille Fauceret d'une voix douce, avec des phrases de ce genre, vous signez tout bonnement, sans vous en rendre compte, l'arrêt de mort de votre fils Jean-Louis !

Mme Durny se raidit sur sa chaise, comme brusquement congelée, le visage immobile et les yeux s'emplissant de grosses larmes : elle venait d'avalier une queue d'asperge de travers.

Béatrice de Brantès éprouvait une certaine tendresse pour

le radical-socialisme, car quelque chose lui disait que c'était dans les pantalons douteux, les cols durs et les moustaches broussailleuses de ses leaders qu'avait trouvé refuge l'authentique esprit français, grivois et blagueur.

Elle était assise à la droite de M. Édouard Cordier, radical-socialiste parce qu'il était maçon, et à la gauche du marquis de Royaucourt, royaliste comme son nom l'indiquait.

Fraîche et exubérante, Béatrice de Brantès s'appuyait légèrement contre l'épaule bien rembourrée de M. Cordier et rendait hommage à leurs affinités politiques en lui racontant des histoires salées. Sa diction avait tant de grâce qu'elle pouvait dire n'importe quoi sans perdre un iota de son élégance, mais, contrairement à tous les usages, elle chuchotait les passages innocents de ses anecdotes et n'élevait la voix qu'en arrivant aux plus grivois, cherchant, avec coquetterie, à attirer par ce système l'attention du marquis de Royaucourt qu'elle jugeait trop absorbé par la conversation générale.

– Imaginez, disait Béatrice à M. Cordier, Mme Deschelte, avec sa robe et son chapeau de Schiaparelli – ce chapeau monumental –, grimpée sur le toit d'un taxi pour ne rien perdre de ce qui se passait, trépignant et, seule face à la foule, se répandant en torrents d'injures contre les manifestants... – et comme M. Cordier écoutait d'un air très attentif, elle poursuivit : Cela ne pouvait évidemment durer qu'un temps... (Elle baissa la voix.) Un groupe de camelots du roi l'empoigna par les jambes, l'étendit sur le trottoir, lui releva ses jupes... (Haussant le ton de la voix.) et la brûla, avec le bout d'une cigarette, dans l'une des parties les plus sensibles et les plus délicates de son anatomie...

– Le baptême du feu ! s'exclama Cordier, apoplectique et le regard étincelant.

– Eh bien non, répondit Béatrice d'un air faussement innocent avec une inflexion traînante, il semble au contraire que ce fût la cigarette qui fut baptisée... à l'eau.

– Quelle eau? demanda Cordier, un instant perplexe.

Avec une expression paresseusement étonnée, et infiniment voluptueuse, Béatrice répondit entre ses dents, sifflant presque les mots :

– Ce n'était pas exactement de l'eau... – et, comme juste à cet instant on versait dans son verre un champagne particulièrement mousseux, elle ajouta : ... ni exactement du champagne !

Elle regarda M. Cordier d'un tel air de malice qu'il demeura un instant interloqué.

– En effet, cette incroyable histoire est absolument authentique, je vous en donne ma parole! intervint le marquis de Royaucourt, fort divertie et s'efforçant de tirer M. Cordier de cet instant d'embarras. C'est Mme Deschelette elle-même qui me l'a racontée. Vous pensez bien qu'après qu'elle eut été cernée par la foule pendant plus de deux heures la chose pressait... et n'eût pu survenir avec plus d'à-propos !

– Mon cher marquis, dit Béatrice, posant délicatement sa main dodue sur le bras de Royaucourt, ayant attendu en vain l'hommage de votre esprit gaulois, dévoré comme vous l'êtes par la politique, je déploie tout mon charme auprès de M. Cordier !

– Mais vous ne le gaspillez pas, ma chère... répliqua le marquis avec entrain. Il connaît des histoires qui vous feraient rougir jusqu'à la racine des cheveux, mais il lui faut être dans son élément pour les raconter... Quant à moi, ma chère Béatrice, veuillez m'excuser de ne pas vous faire la cour, mais vous comprendrez aisément qu'en présence de tels événements...

Tout en disant cela, il pressait allégrement sa cuisse, durcie par la pratique du cheval, contre la cuisse moelleuse de Béatrice, qui accepta l'hommage avec un rire charmant.

Le sénateur Daudier faisait sensation à son bout de table en exposant une théorie hautement originale :

– Hitler veut la guerre, disait-il, non pour la gagner, mais

pour la perdre. C'est un romantique et un masochiste intégral : tout doit finir pour lui, le héros, aussi tragiquement que possible, exactement comme dans les opéras de Wagner. Dans les tréfonds de son subconscient, la fin à laquelle Hitler aspire de tout cœur est de sentir la botte de son ennemi lui écraser le visage, un visage d'ailleurs indubitablement marqué du signe de la tragédie... – et Daudier concluait, avec une note d'anxiété : L'ennui, c'est que Hitler est très honnête... Il ne trichera pas. Il veut perdre, soit, mais ne fera pas exprès de perdre. Il insistera pour jouer le jeu selon les règles, jusqu'au bout, et n'abandonnera qu'une fois battu. Aussi nous préparons-nous de bien sombres jours...

Le comte de Grandsailles avait à sa droite la duchesse de Saintonges, à sa gauche Mme Cécile Goudreau. Politiquement parlant, la duchesse de Saintonges était nettement à droite. Aux idées de gauche de sa partenaire de droite, le comte opposait d'un ton mesuré les idées de droite de sa partenaire de gauche, et aux idées de droite de sa partenaire de gauche répondait en développant avec modération les idées de gauche de sa partenaire de droite. Tout cela avec l'excessive courtoisie de ce subtil jeu d'équilibre qui caractérisait non seulement l'attitude personnelle du comte, mais encore celle des grandes puissances européennes du moment.

Vers la fin du repas, l'effervescence idéologique se concentra autour du comte de Grandsailles qui, se résignant à écouter, retomba dans son mutisme. Avec le zèle prosélytique de charlatans belliqueux dépourvus de toute conviction, chacun avançait ses propres solutions politiques, que chacun des autres désapprouvait. Les conspirateurs «Acacia» plaçaient leur seul espoir de santé politique en France dans un bloc latin, formé de la France, de l'Espagne et de l'Italie, face à l'Angleterre et à l'Allemagne ; les membres du comité France-Allemagne réclamaient que l'on fit au moins une fois l'essai d'une amitié franche et sans réserve avec les Allemands ;

d'autres voulaient une immédiate alliance militaire avec la Russie, afin d'isoler l'Angleterre et d'étouffer dans l'œuf les organisations communistes du pays. Toutes ces thèses étaient aussitôt étudiées à la lumière des plus subtiles interprétations juridiques, à la grande joie de M. Ouvrard, qui, après être intervenu sans arrêt au cours de chaque discussion, observa :

– La situation de la France est assurément grave, mais une chose est sûre : en dépit du chaos politique que nous traversons, les notions de loi et d'ordre se font parmi nous chaque jour plus raffinées, et plus spécialisées. Oui, messieurs, sur ce point nous continuons à marcher en tête des autres nations, et il est impossible de ne pas reconnaître que la santé même de notre pays est dans la croissance de ses institutions juridiques.

– Somme toute, soupira le duc de Saintonges, paraphrasant les célèbres derniers mots de Forain, nous mourons, mais du moins mourons-nous guéris !

Grandsailles sourit avec amertume, plissant ses yeux autour desquels se formèrent une multitude de petites et presque invisibles rides. Il se rappelait les hordes hitlériennes, le congrès de Nuremberg lors de son dernier séjour en Allemagne, et, derrière l'écho de chaque syllabe, à la lumière de chacune des bougies qui auréolaient sa table d'une cérébrale et fiévreuse atmosphère socratique, il voyait se lever le spectre de la défaite de quarante.

Comme Socrate, la France se préparait à la mort à coups de mots d'esprit et de discussions juridiques.

Grandsailles porta à ses lèvres un dernier verre de champagne et l'avalait stoïquement comme si c'eût été de la ciguë, tandis que la ferveur oratoire de ses invités prenait, au fur et à mesure que montait le sarcasme, un ton de grande éloquence bilieuse, alors qu'approchait le moment de servir le café. Grandsailles prêtait une oreille de plus en plus distraite à ce qui se disait autour de lui et, engourdi par la bonne chère, s'abandonnait à la contemplation passionnée des milliers de

mouvements que les lumières des bougies, les gesticulations des invités et les allées et venues cérémonieuses des domestiques communiquaient à l'impassible impartialité des cristaux et de l'argenterie. Comme hypnotisé, le comte regardait les images lilliputiennes de ses hôtes reflétées dans les concavités et les convexités des objets en argent. Il observait avec fascination les silhouettes et les visages de ses amis, les plus familiers devenant méconnaissables, tandis qu'ils réassumaient, au gré des métamorphoses inopinées que leur faisaient subir ces fugitives déformations, les liens de relation les plus insoupçonnés, les plus frappantes ressemblances avec telle ou telle personnalité d'ancêtre disparu, impitoyablement caricaturée dans les images polychromes ornant le fond des assiettes dans lesquelles on venait de servir le dessert.

Ainsi, dans l'un de ces reflets, fruits éphémères de la magie du hasard, pouvait-on voir, se dégageant de la silhouette de Béatrice de Brantès, verticalement drapée dans une robe de Lelong, la figure étranglée et corsetée de Marie-Antoinette ou celle, infiniment plus grande, d'une belette aux abois, que la reine avait cachée au tréfonds de sa royale tête décapitée. Et, de la même manière, le nez rectiligne du vicomte d'Angerville, qui aspirait à un dandysme anglo-saxon, pouvait-il tout à coup s'enfler, devenir le nez en poire savoureusement gaulois de son grand-père, lequel pouvait à son tour rapetisser jusqu'à devenir celui d'une marmotte, couverte de poils et de terre, perdue dans l'inferral souterrain de ses origines ataviques.

Exactement comme dans la fameuse série de monstres dessinés par Léonard, on pouvait ici observer chacun des visages des invités, happés dans les féroces engrenages de l'anamorphose, se tordre, se courber, s'élargir, s'allonger, transformer leurs lèvres en mufle et étirer leurs mâchoires, comprimer leur crâne et aplatir leur nez, jusqu'à faire resurgir les plus lointains vestiges héraldiques et totémiques de leur propre animalité. Nul ne pouvait échapper à cette inquisi-

tion optique, subtile et cruellement révélatrice, capable, par l'imperceptible torture de sa contrainte, de capter au milieu des apparences les plus dignes et les plus authentiquement aristocratiques l'aveu de rictus dégradants et d'inavouables grimaces. Comme on verrait, en un brutal éclair démoniaque, miroiter les dents éblouissantes d'un chacal dans le visage divin d'un ange, ou l'œil stupide d'un chimpanzé luire sauvagement parmi les traits sereins d'un philosophe.

Chaque reflet était un oracle ; car, mieux encore que dans la boule de cristal d'une voyante, on pouvait découvrir l'incertaine origine d'un enfant naturel dans le reflet suavement déformé d'un visage sur le dos délicatement incurvé d'un manche de fourchette.

Les épidermes, congestionnés en cette fin de repas, empourpraient les candélabres. Chaque candélabre était un sanglant arbre généalogique, chaque couteau un miroir d'infidélité, chaque cuillère un écusson d'infamie.

Un jeune silène entièrement nu, ciselé de main de maître dans un argent patiné, tenait abaissée l'une des branches vieilles du candélabre, semblant comme à dessein diriger la lumière sur les courbes pulpeuses des seins de Solange de Cléda, que découvrait son décolleté. Sa peau était à cet endroit si fine et si blanche que Grandsailles, la regardant, plongea délicatement sa petite cuillère dans la surface lisse de son fromage blanc, n'en prenant qu'à peine pour le goûter et le lapant adroitement du bout agile de sa langue. Son goût légèrement salé et aigrelet, évoquant l'animale féminité de la chèvre, lui alla droit au cœur. Avec un léger, mais délicieux malaise, il continua d'entamer la turgescence immaculée de ce plat homérique, et, tout en achevant son fromage, décida que les sinuosités familières de son argenterie s'harmonisaient si bien avec la pâleur mate et dépolie de Solange que l'idée de l'épouser lui traversa l'esprit pour la première fois. Le hasard voulut que Solange surprît le comte au dépourvu

à cet instant d'équivoque concupiscence et, pour la première fois également, elle s'inclina devant lui en un geste humble et presque servile, tandis que la fente humide de ses lèvres, à demi ouvertes en un fiévreux sourire, accusait un imperceptible tic de douleur, traduisant l'émotion presque sensorielle d'un plaisir violemment physique.

Grandsailles saisit le tronc noueux du candélabre, qu'il souleva sans effort bien qu'il fût fort lourd, et l'approcha de son visage pour allumer son cigare sans attendre l'allumette que l'un des domestiques s'apprêtait à lui offrir, indiquant par ce geste impatient et énergique qu'il venait de prendre une importante décision.

Avec le café, les conversations s'établirent sur le mode grave de la synthèse, car la ferveur des invités s'était à présent quelque peu refroidie ; ils éprouvaient un peu de honte à évoquer l'orgiaque chaos idéologique de leurs opinions, et cherchaient anxieusement quelque terrain d'entente qui pût faire plus ou moins figure de conclusion. Le duc de Saintonges, en particulier, affichait un ton insistant et supérieur qui, tout en restant assez général, visait sans aucun doute l'indifférence politique manifestée par Grandsailles, lequel semblait s'enfermer de plus en plus dans sa coquille à mesure que le repas tirait à sa fin.

– Qu'on le veuille ou non, s'exclama Saintonges, s'adressant cette fois directement au comte avec presque un rien d'impertinence, l'histoire contemporaine est si dense, si dramatique que chacun de nous à l'intérieur de sa propre sphère, quelque retirée qu'elle soit, qu'il s'en rende compte ou non, est mêlé aux événements ; chacun de nous a une carte décisive à jouer...

– Banco ! s'exclama Grandsailles en laissant brusquement retomber le chandelier sur la table.

Un lourd silence suspendit soudain toute conversation ; il n'y eut plus que le remuement des allées et venues imperceptibles des domestiques, dont les petites rumeurs res-

pectueuses et assourdies contribuaient encore à accroître la tension. Sans cesser de contempler Solange de Cléda, Grandsailles tira calmement plusieurs bouffées de son cigare. S'étant assuré qu'il était bien allumé, il demeura silencieux un instant, puis, d'un ton parfaitement naturel, mais pesant ses mots, il dit :

– Saintonges a raison, et c'est précisément pour vous annoncer ma décision que je donne ce dîner.

L'instant était chargé d'une telle tension dramatique que ce fut avec une sorte d'angoisse, et une accélération du battement de tous les cœurs, que l'attention générale se concentra sur Grandsailles.

– Voilà trois jours que j'y songe, annonça finalement le comte, et j'ai décidé de donner un grand bal.

Un murmure d'exclamations enthousiastes couronna cette annonce dans un grand élan d'unanimité et de sympathie, et, en un instant, au mépris de toutes les règles de l'étiquette, les femmes se pressèrent en foule autour du comte, l'assiégeant de toute la grâce de leurs flatteries.

Le duc de Saintonges, qui avait eu à peine le temps de regretter l'incident, saisit des deux mains, avec effusion, la main de Grandsailles, sincèrement reconnaissant envers lui d'avoir adroitement évité une polémique qui avait bien failli, du fait de sa maladresse, prendre un tour dangereusement personnel.

Solange de Cléda était profondément bouleversée, car, du moment où elle s'était inclinée devant le comte, ce dernier n'avait pas cessé un seul instant de la regarder. Durant tout ce temps, la tête légèrement en arrière et les yeux baissés, elle avait affecté d'écouter attentivement les confidences de Dick d'Angerville, mais, en réalité, n'avait fait qu'observer furtivement, à travers les arcs-en-ciel lumineux qui se formaient entre les longs cils de ses paupières mi-closes, la parcimonieuse ascension et le séduisant vacillement des

bougies avec lesquelles Grandsailles avait choisi d'allumer son cigare.

N'ayant pas suivi les conversations qui s'étaient échangées autour du comte, Solange ne comprit pas ce qu'il voulait dire lorsqu'il s'exclama : « Banco ! » Ce mot, en fait, ne lui parvint qu'à travers le brouhaha de la conversation générale, comme un appel passionné, destiné à elle seule ; après quoi, une brusquerie inattendue dans les gestes du comte la fit frémir. Sans bouger la tête, elle ouvrit simplement un peu plus les yeux et vit alors clairement, au moment où le chandelier était lourdement reposé sur la nappe, une profusion de gouttes de cire en éclabousser le pied.

Après un silence mortel, le son de la voix de Grandsailles lui parut empreint d'une langueur infiniment et inexplicablement douce, en particulier lorsqu'il dit :

– ... C'est précisément pour vous annoncer ma décision que je donne ce dîner... Voilà trois jours...

Solange, qui, depuis l'énigmatique mot de « Banco ! », avait le sentiment de vivre un rêve éveillé, se rendait parfaitement compte de ce qu'avait de ridicule la peur mortelle qui l'assiégeait : elle avait la crainte panique que Grandsailles n'allât annoncer publiquement leurs fiançailles, sujet qui n'avait jamais été abordé entre eux. Néanmoins, en dépit de l'absurdité de cette conviction, son cœur battait si tumultueusement qu'elle croyait devoir en perdre le souffle d'une minute à l'autre. Oui, elle en était sûre : c'était d'elle, et de lui, que Grandsailles allait parler.

Mais que tout cela paraissait à présent stupide, enfantin et délirant ! Déconcertée, mortifiée et submergée par une sorte de brusque, de total désenchantement, elle crut un instant être incapable de supporter la fin de la soirée. Une goutte de sueur tiède se forma sous chacune de ses aisselles et coula lentement au long de sa peau nue ; et ces deux gouttes étaient noires, car chacune d'elles reflétait le velours noir

des accoudoirs du siège où elle était assise. Mais elle était si surnaturellement belle que l'on eût davantage pensé que les ailes de la mélancolie, planant alentour, se repliaient à présent au-dessus d'elle, assombrissant et transmuant cette magnétique et désirable sécrétion de sa chair angoissée en deux perles noires de précieux chagrin.

Comme chacun s'était levé de table, le vicomte d'Angerville, qui se tenait derrière Solange, attendant pour l'aider à se lever, plaça une main sur son épaule et murmura près de son oreille :

– Bonjour, tristesse...

Solange frémit, essaya de se lever. Mais, se sentant prise de vertige, elle dut se rasseoir un instant sur l'accoudoir de velours noir du siège, dont l'extrémité était ornée d'une tête de sphinx en bronze ouvré. Elle inclina la tête contre la poitrine de Dick d'Angerville et ferma les yeux. La tête de sphinx était si froide à travers le mince tissu de sa robe qu'elle crut s'être assise sur quelque chose de mouillé.

Le « bal Grandsailles » serait-il son bal ? Elle rouvrit les yeux, pressa ses cuisses l'une contre l'autre et, se dressant tout d'un coup, se mit à tourner sur un pas de valse passionné. Et, comme Angerville restait cloué sur place, son expression incurablement blasée ne traduisant qu'un léger étonnement, Solange dit, sur un dernier tour de valse :

– Bonjour, tristesse... Bonsoir, tristesse...

Puis, jetant un sourire derrière elle, elle grimpa en courant l'escalier menant au salon.

M. Édouard Cordier, qui s'attardait sur son armagnac, avait été le témoin de la scène.

– Mon cher vicomte, dit-il en s'avançant vers Angerville, notre époque nous échappe, elle commence à dépasser notre entendement... Mais j'y suis résigné ! Un instant nous croyons nos dames prêtes à mourir de Dieu sait quoi, et cela dans nos bras... et, tout à coup, les voilà qui ressuscitent et s'éloignent

en dansant ! Et c'est exactement la même chose en politique : il y a un instant, nous étions à deux doigts d'un conflit, et il nous semblait déjà entendre sonner les premiers clairons de la guerre civile... Or il ne s'agissait que de l'annonce d'un bal. En fait, l'une des notions les plus profondément ancrées dans l'esprit humain, le sens de la droite et de la gauche, s'est complètement égarée et brouillée chez nos contemporains.

Avec une anxiété perplexe, il jeta un coup d'œil à chacune de ses robustes mains aux doigts écartés et poursuivit :

– Savons-nous aujourd'hui distinguer notre main droite de notre main gauche ? Non, mon cher vicomte, nous en sommes rigoureusement incapables ! Lorsque j'étais jeune, on pouvait encore, en présence d'un grand événement, s'en former une opinion, suivant l'idéologie du parti politique auquel on appartenait. Mais cela n'est plus possible aujourd'hui : vous lisez dans le journal quelque nouvelle sensationnelle, vitale, décisive... eh bien, vous n'avez aucun moyen de savoir s'il s'agit d'une bonne chose ou d'une mauvaise avant que les spécialistes de votre parti politique ne l'aient examinée et n'en aient décidé pour vous. Sinon, vous courez le risque de vous couvrir de ridicule en arrivant, le lendemain, à des conclusions rigoureusement identiques à celles de vos pires adversaires politiques !

Le vicomte d'Angerville, qui, tout le temps qu'avait duré cette homélie, avait peu à peu entraîné M. Cordier vers la porte donnant accès à l'escalier, dit en guise de conclusion :

– En tout cas, si Grandsailles donne réellement un bal, autant y aller danser. Qu'avons-nous de mieux à faire en attendant la suite des événements ?...

Les « bals Grandsailles » avaient toujours été, depuis le début de l'après-guerre, de brillants épisodes dans l'histoire de la vie parisienne ; et cette société raffinée, qui, ce soir-là, se trouvait à nouveau réunie dans le salon du comte, sentait instinctivement que son rôle en tant que classe dirigeante

gagnait plus de réalité et de signification sociale à continuer de maintenir le prestige de l'élégance et de l'esprit français plutôt qu'à se vautrer dans les suicides et les stériles tripatouillages politiques. En sorte que ce ralliement de forces, cette reprise de conscience de son rôle historique, que les slogans les plus habilement calculés du jargon idéologique du moment n'avaient pas réussi à susciter, avaient été atteints par Grandsailles avec *son* slogan : « Un bal. »

Et, à travers ce simple mot qui embrasait en une ardente flamme la profonde essence de frivolité de leur tradition commune, le comte vit se rétablir autour de lui cette indestructible unité du « caractère » national, qui devait être celle de l'ensemble du peuple français le jour où sonnerait le tocsin de guerre – tant il était vrai, suivant l'une des théories de Grandsailles, que les guerres étaient plutôt une affaire de caractère que d'idéologie, et que les constantes historiques des grandes invasions ne faisaient souvent que masquer les frivolités géopolitiques des nations.

Après ce dîner socratique, durant lequel nul n'avait cherché à dissimuler le destin de son pays, le projet de bal commença, dans le salon du comte, à s'illuminer de tous les feux – croix de feu, croix crochues, fleurs de lis, marteaux et faucilles – qui, le soir précédent, avaient noyé de sang la place de la Concorde.

Grandsailles, qui, contrairement à ses habitudes, avait annoncé son projet de bal, longtemps caressé, sous l'impulsion du moment, fut surpris de son succès et abandonna aussitôt l'idée de ce tête-à-tête avec Solange de Cléda pour lequel il avait si soigneusement consulté son carnet de notes – tête-à-tête que, contrairement là encore à ses habitudes, il avait éprouvé quelque indolence à préparer, et qui aurait pu l'entraîner à des erreurs psychologiques qu'il ne se serait jamais pardonnées.

Ayant renoncé à cet affectueux et attentif tête-à-tête qu'il avait attendu pendant des semaines, il résolut d'exploiter

l'attitude inverse et de paraître négliger, voire ignorer, la présence de Solange pendant tout le reste de la soirée. Cette contenance distante, venant après les regards admiratifs qu'il lui avait accordés à la fin du dîner, ne pouvait manquer de créer un trouble désirable chez cette femme qu'il avait eu, l'instant auparavant, l'éphémère projet d'épouser.

Les manières, presque turbulentes, qu'avait adoptées Solange depuis le moment où l'on avait quitté la table donnaient à Grandsailles de nouvelles raisons de la traiter avec quelque acidité, comme une enfant trop bruyante et trop naïve, que seuls son indéniable charme et l'éclat de sa beauté rendaient indispensable à meubler l'atmosphère décorative de son salon, dans lequel, s'il était vrai que ne faisaient jamais défaut de sensationnels spécimens de la plus rare et de la plus élégante féminité, il n'en était pas moins vrai que le prestige de la naissance, joint à un souci d'intelligence plus rigoureux encore, constituait la note dominante.

Rendue audacieuse par le vague pressentiment que le « bal Grandsailles » serait son triomphe, Solange de Cléda accepta héroïquement le rôle que le comte venait de lui assigner – l'accepta avec tant de charme et de déconcertante malice que Grandsailles sentit aussitôt démasquées ses mauvaises intentions. Comme enchaînant sans trêve une série de pas de danse, elle passait d'un bouquet de fleurs à l'autre, se fabriquant, sous le regard amusé des invités, des ornements pour ses cheveux, tous plus ravissants les uns que les autres, avec des fleurs qu'elle arrachait, puis lacérait ensuite sans pitié et jetait au loin. Suivant l'inspiration du moment, Solange accompagnait chacun de ses effets improvisés d'une pantomime accordée au langage symbolique des fleurs qu'elle mettait en scène. Une ovation accueillait chaque nouvelle parodie, et Grandsailles lui-même, surmontant hypocritement sa réticence, fit bientôt semblant d'être touché par la poésie pastorale de son jeu.

Solange assemblait à présent quelques longues guirlandes de lierre étoilé, qu'elle liait ensemble et drapait au-dessus de sa tête, les laissant retomber derrière ses oreilles jusqu'au sol. Elle perça ensuite de petits trous deux feuilles de lierre qu'elle plaça devant ses yeux comme un masque. Chacun applaudit cette nouvelle métamorphose, qui eût embelli le conte de fées le plus pur, puis le silence se fit à nouveau, dans l'attente de l'illustration qu'allait apporter Solange au thème du lierre. D'un pas léger, elle s'avança rapidement sur la pointe des pieds jusqu'au comte de Grandsailles, demeura un instant devant lui immobile et frémissante. Puis, tombant soudainement à ses genoux, elle les enlaça délicatement mais fermement de ses deux bras et, d'une voix suppliante et pathétique, avec une pointe d'ironie, quasi imperceptible, dont le comte se sentit piqué, elle déclama d'une voix faible :

– Je m'attache, ou je meurs...

On ne parlait plus du bal. Bérard, le peintre, la barbe taillée à la Courbet, était assis par terre, les deux coudes appuyés sur les genoux de la duchesse de Saintonges, et obligeait chacun à se retourner pour admirer Solange, qui s'était élancée vers le fond du salon où Dick d'Angerville l'aidait à se débarrasser de ses ornements de feuilles, à côté d'une grande table en malachite, jonchée des fleurs dont elle s'était servie pour ses tableaux.

On entoura immédiatement Solange, et le salon se trouva scindé en deux groupes, l'un gravitant autour de Grandsailles, l'autre où régnait Mme de Cléda. Des exclamations d'étonnement et de plaisir ne tardèrent pas à s'élever parmi les admirateurs de cette dernière. Elle venait d'inventer un nouveau jeu. À l'aide des trois diamants de sa boucle d'oreille, montés à l'extrémité de trois tiges trémulantes, elle avait composé une fleur d'un effet singulier en substituant les trois brillants aux véritables pistils d'un lis teinté de mauve. Aussitôt, toutes les femmes se mirent à arracher leurs bijoux, jonchant la table

d'un nouveau fouillis de pierres précieuses qui, de leurs feux intacts, semblaient raviver l'éclat défraîchi et terni des fleurs.

« Mesdames et messieurs, faites vos jeux... » conseillait Dick d'Angerville d'une voix insistante et polie. « Le vert gagne ! » s'exclama Béatrice de Brantès, qui avait placé une petite tortue d'émeraude sur une feuille de gardénia d'un ton plus sombre : l'effet était si homogène qu'on eût dit que feuille et tortue avaient été faites l'une pour l'autre. Après quoi, toutes se mirent à rivaliser d'invention, cherchant à faire jaillir du chaos les juxtapositions les plus inattendues et les plus ingénieuses. Il y eut comme un papillonnage de mains essayant avidement une combinaison après l'autre, l'agitation et l'émulation devenant si violentes qu'on eût bientôt dit une bataille de carnaval, chacune essayant de s'emparer de la même fleur, du même bijou, de la même feuille, de la même idée. Puis tout à coup le jeu cessa, aussi brusquement qu'il avait commencé, chacun s'en étant fatigué. En guise de conclusion, Solange plaça entre ses seins une rose jaune dans laquelle elle avait piqué, légèrement à l'écart du centre, un grand scarabée de rubis et de diamants de Fabergé. L'effet inattendu de cette combinaison fut que la rose prit aussitôt un aspect artificiel, alors que le scarabée semblait si vivant et si réel, en dépit de son caparaçon de pierres précieuses, que Solange fut à nouveau acclamée.

Mais le centre de gravité du salon s'était déplacé. Avec quelque embarras, chacun abandonnait désormais ce jeu puéril (qui devait cependant figurer, dès le lendemain, parmi les distractions les plus « in » de la mode parisienne), et l'intérêt retournait à présent aux incidents de la place de la Concorde et au bal.

– La liste ! s'exclama Bérard, le peintre. Faisons la liste !

Et il agitait une feuille de papier blanc qu'il était allé chercher sur le bureau de Grandsailles. Solange, s'asseyant humblement aux pieds du comte, dit candidement :

– Quel moment excitant que celui d’inscrire le premier nom sur la liste du bal Grandsailles!

Elle espérait, par cette prévenante remarque, se faire pardonner son triomphe de l’instant précédent.

– Mais ma chère, dit-il en lui frictionnant paternellement les cheveux, vous savez parfaitement que ce ne sont pas les invités qui comptent en pareilles occasions... – et il ajouta, de l’air de quelqu’un qui répète une chose déjà dite et redite un million de fois : On ne donne un bal que pour ceux qu’on n’invite pas.

– Comme ce doit être amusant de préparer un bal dans cet esprit ! s’exclama Solange avec ennui.

– Cela n’a évidemment rien d’amusant, répliqua Grandsailles aigrement – puis il ajouta, avec indulgence : Figurez-vous, chérie, qu’à nos âges nous n’allons plus guère au bal pour nous amuser !

Oh oui, elle savait. Grandsailles ne faisait jamais rien pour rire !

Solange passa une nuit sans sommeil, garda la chambre à l’heure du repas, et Prince lui apporta son déjeuner au lit, annonçant en même temps que le thé serait servi aux invités dans la chambre du comte avant leur départ. Dick d’Angerville devait la ramener à Paris dans sa voiture en fin d’après-midi.

Étant la proie d’une sorte de terreur enfantine qui lui faisait croire que ses fréquentes insomnies minaient sa santé au point de mettre ses jours en danger, Mme de Cléda se força, par un effort de volonté presque surhumain, à avaler quelque nourriture ; après quoi, elle sombra dans un demi-sommeil angoissé, le plus léger son provoquant en elle des frissons spasmodiques que, suivant le cours changeant des rêveries, elle parvenait souvent à transformer en sensations voluptueuses.

Vers quatre heures, Solange commença à s'habiller pour le thé. Elle se sentait faible, la poitrine comme écrasée sous un poids. Une vague envie de vomir l'obligea à s'habiller lentement, et de temps à autre à s'arrêter, immobile, attentive aux battements de son cœur. Le manque de sommeil tirait les orbites de ses yeux irrités ; elle se sentait découragée, effrayée à l'idée de devoir se présenter devant Grand-sailles sous ce nouvel éclairage désavantageux, sachant de plus qu'il lui serait désormais difficile d'égaliser l'image qu'elle avait réussi à donner d'elle-même le soir précédent – et qui était le résultat de trois semaines de soins calculés, d'une préparation spéciale, quotidienne, minutieuse, ininterrompue, exclusive et désespérément héroïque. Enfin, affrontant l'instant redouté, elle s'approcha du miroir, se regarda et fut enchantée de son apparence. Jamais, songea-t-elle, elle n'avait semblé plus séduisante. L'air de lassitude dans ses yeux n'avait fait qu'accentuer l'expression brûlante et dévorante de son regard. Sa bouche était si blanche et son contour se détachait si faiblement de l'olivâtre pâlour de son visage que son sourire n'apparaissait plus que comme une simple ligne, sinueuse et tièdement ombrée, marquant la jointure de ses lèvres translucides, qui évoquaient tantôt celles d'une spectrale et immatérielle sculpture d'albâtre, tantôt celles, équivoques et charnelles, tracées d'un seul trait mystérieux par le fusain ambigu de Léonard.

Mme de Cléda inclina sa tête mélancolique jusqu'à ce que son front touchât le miroir. Se souriant à elle-même de si près que son haleine effaça sa propre image, ce fut alors comme si, durant ce temps qu'elle demeura immobile, l'immatérialité de son reflet eût pris possession de son corps pour la ramener à la vie, réveillant tous ses gestes par une nouvelle explosion d'énergie anxieuse et résolue.

S'il lui était impossible de ressembler à la femme qu'elle avait été le soir précédent, peut-être pouvait-elle jouer la

carte opposée et spéculer sur les infinis trésors de tendresse qu'évoquait sa lividité, tirer l'effet maximal de sa pâleur.

Solange se coiffa avec un soin et une perfection maniaques, mais elle ne mit aucun maquillage et résolut sans hésitation d'adopter une tenue tout à la fois provocante et sévère, susceptible de mettre en valeur la tension spirituelle de son visage. Sur son torse nu, elle enfila une blouse de soie noire, très lourde et très brillante, ouverte devant jusqu'au milieu de l'estomac.

Les seins de Solange étaient petits, presque ceux d'une adolescente, et si durs que les plis verticaux de la soie glissaient sur eux avec les mouvements agiles d'anguilles prises entre deux pierres polies d'un marais salant d'où l'eau se fût évaporée, dévorée par le soleil. Chacun de ses gestes, caractéristiquement brusque et imprévisible, avait tendance à découvrir la rondeur compacte et éblouissante de sa gorge, produisant un effet d'innocente impudicité, seyant à l'orgueil spartiate d'une antique Amazone.

À ce vêtement quelque peu sommaire et sans façon, Solange ajouta l'éclat de plusieurs rangs de rubis et d'émeraudes brutes, dont la dureté lisse, froide et mobile donnait une note un peu plus habillée à la turgescente et fiévreuse dureté de sa chair. Elle se serra ensuite la taille violemment, jusqu'à ce que cela lui fit mal, dans une large ceinture de cuir mat, toute neuve, couleur gomme ; et cette compression barbare donnait une emphase cynique aux deux os, très proéminents, de son bassin qui, pointant vers le ciel, minces comme deux lames de couteau, semblaient vouloir tailler net à travers le lainage de la jupe qui lui moulait étroitement les cuisses.

On frappa à la porte.

– Êtes-vous prête ? demanda Dick d'Angerville.

– Oui, dit Solange, et elle le pria d'entrer.

Elle se tint debout au milieu de la pièce, les bras croisés

sur la poitrine comme si elle avait eu froid. Angerville se saisit de ses deux bras, les ouvrit et les tint écartés.

– Ravissant... et tellement intelligent, surtout!

– Quoi? demanda Solange, faisant mine de ne pas comprendre.

– Tout: votre robe, l'absence délibérée de maquillage... L'ensemble fait irrésistiblement penser à...

– À quoi? dit avidement Solange.

– À l'amour...

– Idiot! soupira Solange avec indulgence. Vous alliez dire quelque chose de beaucoup mieux...

– Oui, c'est exact, répondit Angerville d'un ton passionné. J'allais dire que vous faisiez irrésistiblement penser à un lit, un lit terriblement suggestif, et à demi défait... – puis, changeant de ton: Vous avez les yeux rouges.

– Sauvez-vous, à présent, dit Solange avec une insistance précipitée. Je vous retrouve dans la chambre du comte, je n'en ai que pour un instant...

Et elle lui offrit la paume de ses deux mains à baiser.

Elle ferma la porte, courut dans la salle de bains, fit couler l'eau très chaude, en imbiba une serviette et la tint appuyée plusieurs minutes contre ses paupières. Elle avait les yeux rouges? Fort bien, ils le seraient plus encore!

Des yeux rouges peuvent aussi avoir leur séduction, car «qui trompe sa peine l'ensorcelle».

Solange de Cléda fit une brusque entrée dans la chambre du comte, lequel, assis dans un fauteuil, devisait avec Dick d'Angerville et M^e Girardin autour de la table que l'on avait dressée pour le thé au milieu de la pièce. Les trois hommes interrompirent aussitôt leur conversation, et Grandsailles, à qui il fallait toujours un certain temps pour se lever, n'avait pas encore quitté son siège que Solange était déjà à côté de lui, lui tendant rapidement sa joue à baiser et s'asseyant en même temps sur le bord de son fauteuil. Grandsailles se

recula alors pour lui faire de la place et, tout en s'installant commodément dans sa nouvelle position, passa familièrement son bras derrière le dos de Solange, qui sentit la main du comte descendre tout au long de sa colonne vertébrale, s'accrocher à la ceinture de cuir, s'y attarder pour apprécier la minceur de la taille, puis se poser un instant, immobile, sur l'arête proéminente de l'épine iliaque, qu'il saisit au creux de sa main d'un geste aussi naturel que si c'eût été un objet. Les doigts du comte la caressaient à présent doucement et, rencontrant une couture passant juste au centre de cette arête, Grandsailles la saisit du bout des ongles, puis, s'en servant comme d'un rail pour guider le mouvement de sa main suspendue au-dessus de la hanche, la descendit tout du long, l'effleurant à peine du regard.

En dépit de l'assurance, quasi indifférente, qu'affectaient tous les gestes du comte, Solange devina immédiatement, à d'impondérables nuances de gaucherie tremblante, que la main de Grandsailles était excitée. Elle avait donc pleinement réussi son premier effet : l'intimidation. Et elle était bien décidée à garder cet avantage, sachant qu'elle tenait là l'un des moyens les plus sûrs d'exercer son influence sur l'orgueilleux Grandsailles ; car il ne faisait pas de doute que le comte avait été aussitôt subjugué par l'apparence déconcertante de Solange, bien qu'il n'eût pas eu le temps d'analyser exactement en quoi elle était différente.

Solange était trop près de lui pour qu'il pût l'examiner à son aise, ce qui ne faisait qu'ajouter aux sentiments quelque peu confus de Grandsailles. Il avait l'impression de trouver brusquement entre ses bras le corps d'un être nouveau qui, aux séductions d'une intimité très relative, constamment agacée par un marivaudage de réticences étudiées, ajoutait à présent, par surprise, celles d'un autre être, totalement inconnu et désirable, entr'aperçu une seconde, comme à la lumière d'un éclair.

Guidée par l'instinct féminin de sa passion, Solange possédait réellement un don presque miraculeux de métamorphose. Car qui aurait pu croire que c'était là non seulement la même femme que le soir précédent, mais encore que cette Mme de Cléda, qui était entrée en coup de vent dans la chambre du comte avec une aisance de manières si altière, décidée et intrépide, n'était autre que cette Solange qui, l'instant d'auparavant, se blottissait au plus profond de la solitude de sa chambre, pleine d'angoisse, assaillie de craintes puérides et anéantie par les vertigineuses agonies du doute ?

– Vous avez l'air d'aimer apprécier la solidité de mon squelette, mon cher Hervé, dit Mme de Cléda. Mais, de tous mes os, ce sont ceux de mes genoux que je préfère.

Et, tout en parlant, elle souleva la main de Grandsailles et la posa sur ses genoux, qui étaient frais, lisses et teintés de bleu comme des galets de rivière ombrés par la pâleur du crépuscule.

Puis, s'adressant à Angerville avec une impatience quelque peu théâtrale, elle dit :

– Je dois être à Paris au plus tard à six heures demain. Vous me l'avez promis, et il ne faut pas nous mettre en retard. J'ai un dîner terriblement important.

– Du genre ennuyeux ? demanda Grandsailles.

– Non, du genre agréable ! répondit Solange avec une inflexion laconique qui traduisait sa ferme intention de ne pas donner plus de détails à ce sujet.

Un silence tomba, puis Mme de Cléda, changeant de ton et se servant une tasse de thé, reprit :

– Et quelles mauvaises nouvelles nous apporte aujourd'hui M^e Girardin ? Rochefort demande-t-il toujours un million et demi pour le rachat du moulin des Sources ?

– Bien pire que cela, chère madame... répondit le notaire après s'être assuré, d'un coup d'œil, que Grandsailles ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'on abordât ce sujet de conversation.

«Jugez plutôt, poursuivit Girardin. Cette misérable créature, ce Rochefort, cédant à la pression d'une invraisemblable intrigue concoctée par nos ennemis politiques, vient de signer un testament dont les termes ne visent qu'à empêcher les terres dépendant du moulin des Sources de pouvoir jamais retourner au domaine Grandsailles...

– C'est absolument incroyable! ajouta Dick d'Angerville, contrôlant à peine son indignation. Et savez-vous quelle raison politique on invoque pour justifier tout cela? Le comte de Grandsailles, manifestant un état d'esprit éminemment antinational, serait tout bonnement indigne de jamais racheter ses anciens domaines!

– Y a-t-il un seul être au monde qui soit plus authentiquement français que le comte! s'exclama Solange, haussant nerveusement les épaules et affectant de ne pas voir où était la question.

– Bien sûr que oui... répondit Girardin.

– Qui cela? demanda Solange.

– Les Russes! répliqua le notaire d'un air penaud.

Angerville accueillit cette repartie avec un léger sourire.

– Vous devez comprendre, ma chère madame de Cléda, reprit Girardin, que le comte a voué toute son existence à un unique but: protéger la plaine de Creux de Libreux, empêcher à tout prix le cauchemar démoniaque qui ferait suite à l'éveil de l'industrialisation de cette campagne éminemment agricole, à laquelle les dieux n'ont pas cessé depuis l'Antiquité de prodiguer leurs dons. Mais nos partis de gauche, inspirés par Moscou, raisonnent différemment. Ils préfèrent l'ignominie bien payée de l'embourgeoisement d'un mineur à l'austérité noble et aisée de nos paysans. En fait, ces progressistes qui réclament des mines à grands cris n'ont pas même l'excuse de vouloir préparer la guerre: ce sont eux qui votent systématiquement contre tout plan d'armement!

Un nouveau silence tomba, que personne cette fois ne

songea à interrompre, absorbé comme chacun l'était dans les réflexions suscitées par les propos du notaire.

Grandsailles était en effet hanté par la crainte que ses virgiliennes plaines de Libreux pussent être un jour envahies par les fatales avant-gardes du progrès industriel. Cela n'eût jamais pu se produire à l'époque où il possédait la quasi-totalité des terres, mais, à présent, il n'était plus en mesure d'empêcher qui que ce fût de venir exploiter les richesses minérales de terres qui ne lui appartenaient plus.

– Sans doute devons-nous finir par nous résigner, soupira Grandsailles, et admettre notre rôle historique en tant qu'ennemis du progrès, car il va certainement contre le progrès de notre époque que d'essayer à tout prix d'empêcher cette campagne, qui a inspiré les plus beaux paysages de Poussin, d'acquérir, sous nos propres yeux, l'ignominieuse et dégradante laideur, noire de suie, d'un panorama rendu infâme par le dépotoir mécanique des immeubles industriels. Le jour où cela arrivera, je considérerai mon pays comme déshonoré ! ragea Grandsailles, se levant avec effort, incapable de rester plus longtemps assis.

Dick d'Angerville le prit par le bras et l'entraîna vers le bureau, le rassurant d'un ton semi-confidentiel :

– Mon cher comte, dit-il, faites-moi confiance ; je vous promets d'user de toute mon influence auprès des Anglais. Rien ne se fera sans les capitaux britanniques. D'autre part, la proverbiale apathie et le manque d'initiative du gouvernement nous seront extrêmement précieux en cette matière...

M^e Girardin, qui, dans son pessimisme, considérait l'industrialisation de la plaine comme un malheur inévitable qu'on ne pouvait que tout au plus retarder, rapprocha sa chaise de Mme de Cléda qui était restée seule, appuyée contre le dossier de son fauteuil, buvant son thé à petites gorgées.

– Ma chère madame, dit le notaire, nous sommes impuissants, et je regrette profondément d'avoir, par ma seule pré-

sence, amené sur le tapis ce sujet désagréable, qui a fort malencontreusement troublé la charmante intimité de cette réunion. Nous autres, notaires, devrions réellement éviter de nous montrer durant ces instants agréables et n'apparaître qu'à l'heure historique, dix heures du matin, pour annoncer soit la ruine, soit la fortune.

Et, comme Mme de Cléda ne répondait pas, il estima de son devoir de justifier le manque de galanterie du comte, tout à sa conversation avec Angerville, les deux hommes causant à mi-voix d'un ton excité.

– Lorsque le comte était encore enfant, tenta d'expliquer le notaire, je connaissais déjà son attachement pour la plaine de Libreux. Mais, croyez-moi, madame, je n'aurais jamais soupçonné que les nouvelles que j'ai été obligé de lui apporter aujourd'hui – le refus catégorique de Rochefort – pussent l'affecter aussi profondément. Peu de gens peuvent se flatter de connaître les sentiments du comte aussi bien que votre humble serviteur. Certains l'imaginent ambitieux au point de souhaiter ardemment la guerre dans l'unique espoir de retrouver quelque influence politique ; en réalité, la seule ambition du comte est de préserver l'héritage de Creux de Libreux et de pouvoir un jour replanter les trois cents mètres carrés de chênes-lièges abattus par Rochefort à l'époque du démembrement.

– Donc, selon vous, dit Solange sur un ton de reproche légèrement sarcastique, quelques centaines de chênes-lièges suffiraient à combler l'ambition du plus beau et du plus brillant des Grandsailles ?

M^e Girardin inclina la tête avec une dignité respectueuse et dit laconiquement :

– Oui, madame, un seul même suffirait ! – prenant le sucrier qui se trouvait sur la table, il lui montra le blason gravé en relief très saillant sur sa convexité : Voyez-vous, il suffit de trois racines !

Et il désigna les trois racines du chêne-liège solitaire, semblables aux trois racines d'une molaire, unique symbole sur un semis de fleurs de lis.

– C'est plus fort que moi, je continue à le trouver un peu aride! observa Solange. J'aime les blasons émaillés de griffes, de rivières, de flammes, d'étoiles, de dragons même... Veuillez cependant noter, mon cher maître, la discrétion et le bon goût dont je fais preuve en ne réclamant, de surcroît, ni cœurs ni anges!

M^e Girardin, touché par le ton affectueux de Mme de Cléda, retira vivement ses lunettes qu'il lui prêta afin qu'en les plaçant tout contre le sucrier elles pussent lui servir de loupe. Solange pouvait à présent lire distinctement la devise héraldique inscrite sur un listel disposé en travers des branches supérieures du chêne-liège :

JE SUIS LA DAME

Solange regarda aussitôt plus attentivement l'ensemble du dessin, dégageant tout soudain sa signification anthropomorphe : elle venait de découvrir, émergeant du feuillage, un petit visage de femme relié à un torse nu, l'ensemble formant le tronc de l'arbre, dépouillé de son écorce, tandis que la robe de liège couvrait pudiquement le reste du corps à partir du nombril, avec ses trois racines enfoncées dans la terre.

De même, à la partie supérieure de l'arbre-femme, les épaules nues disparaissaient à leur tour dans les rugueuses surfaces de l'écorce, s'achevaient en panaches de branches, dont, en dépit de leurs entrelacements compliqués, les bras ouverts et suppliants gardaient un évident caractère humain.

Le vieux domestique, Prince, entra silencieusement pour annoncer à Grandsailles que le maire de Libreux manifestait le désir de parler au vicomte d'Angerville. Ce dernier, décidant de faire un saut rapide à la mairie, promit à Solange de venir

la chercher à temps pour qu'ils pussent partir à six heures et demie, et M^e Girardin saisit cette occasion pour prendre congé. Tandis que Grandsailles raccompagnait jusqu'à la porte Angerville et Girardin, Solange, après avoir reposé le sucrier sur la table, alla s'asseoir sur un petit tabouret placé dans un coin du large balcon. À l'instant où Prince était entré pour faire son annonce, elle avait jeté un coup d'œil furtif à la pendule de la cheminée : ainsi, contre toute attente, allait-elle avoir exactement trois quarts d'heure de tête-à-tête avec le comte, et pour rien au monde elle ne voulait que cette conversation se déroulât dans le cadre réfrigérant et trop cérémonieux du centre de la pièce.

Le regard fixé sur la plaine, Solange se fit toute petite, repliée sur elle-même, le menton posé sur ses genoux violemment serrés l'un contre l'autre au point que cela lui fit mal. Elle entendit les pas inégaux de Grandsailles approcher lentement, puis sentit ses lèvres baiser avec ferveur le sommet de sa tête, tandis qu'il la prenait sous les bras des deux mains, essayant de la soulever.

– Vous n'êtes pas bien ici, dit Grandsailles. Venez vous allonger sur mon lit.

Solange renversa alors la tête en arrière, offrant enfin à son regard tout l'ensemble de son visage, et demanda :

– Ai-je à ce point l'air mourante ?

– Non, vous êtes divinement belle, mais vous paraissez fatiguée, très fatiguée...

Et, sur ces mots, Grandsailles, glissant un bras sous les jambes de Solange, l'éleva sans effort jusqu'à la hauteur de sa poitrine et la porta ainsi jusqu'au lit, où il la déposa avec douceur, attentif à ce que sa tête reposât exactement au centre d'un petit oreiller très mince, couvert de soie gris acier.

Grandsailles alla immédiatement chercher la table et l'installa près du lit. Solange allongea paresseusement les jambes, et les os de ses deux genoux craquèrent l'un après l'autre, avec

le même bruit et à l'instant même où les sarments de vigne que Prince avait ajoutés au feu quelques minutes auparavant commençaient à prendre feu et à crépiter dans la cheminée.

– Vous êtes complètement épuisée, dit le comte en apportant la table. Vous vous êtes donné trop de mal pour m'éblouir la nuit dernière.

– Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? demanda Solange, sans guère accorder de poids à sa question.

– Comment pourrait-il en être autrement, répliqua Grandsailles d'un air amusé, alors que vous venez d'essayer de me faire croire, devant Angerville, que vous étiez invitée à un dîner, dîner purement imaginaire que vous n'avez inventé que pour piquer au vif ma curiosité ? Mais, malheureusement pour vous, et bien malgré moi, j'ai tant vu de ces sortes de choses qu'il m'est impossible de me tromper quant à la substantialité d'un dîner, réel ou imaginaire. Je suis devenu, dans ma propre sphère, aussi infailible que le sont dans la leur ces paysans qui peuvent dire, rien qu'en tenant un œuf dans la main, s'il va ou non en sortir un poussin.

Solange ne répondit pas. Elle était si heureuse de sentir son corps, le plus souvent torturé par l'effort surhumain que lui imposait son rôle, reposer désormais doucement sur le lit de l'être qu'elle adorait que les sarcasmes du comte glissèrent sur son cœur sans y laisser la plus petite trace de rancune. Grandsailles aurait pu l'insulter qu'elle ne s'en fût pas le moins du monde offusquée.

Dans la langoureuse béatitude de son abandon, elle ferma les yeux, consciente de la présence du comte debout devant elle au pied du lit, la regardant de ses yeux scrutateurs, sans cependant paraître la voir.

– À quoi pensons-nous ? demanda Solange d'une voix basse, rêveuse. Moi, je pense à nous deux, car n'était-ce pas une belle chose, après tout, que d'avoir essayé de croire à la réalité de notre désir ? Vous, vous pensez à votre forêt.

– C’est vrai, répondit Grandsailles, je pensais à ma forêt. Et pourquoi chacun de nous n’essaierait-il pas, en toute humilité, de trouver ce qui lui est naturel? À quoi rime finalement d’essayer à tout prix de nous convaincre nous-mêmes, par un irritant effort de nos imaginations, que nous avons été dévorés de passion mutuelle durant la totalité des cinq années qu’a duré notre flirt? Si nous l’avions tant soit peu voulu, nous aurions pu trouver cent occasions de faire l’amour et de le défaire. Nous aurions même eu le temps de suivre le conseil de D’Annunzio...

Et Grandsailles récita, d’un ton vibrant et légèrement moqueur :

Chacun de nous doit tuer son amour cinq fois de ses propres mains, pour que cet amour renaisse cinq fois, cinq fois plus violent...

Solange, touchée au vif par sa raillerie, sentit son cœur comme sur le point de s’arrêter de battre. Mais Grandsailles continuait, sur une note amicale d’hypocrite gentillesse :

– À propos, j’aimerais donner à Mme de Cléda un petit conseil : elle a atteint un niveau si raffiné de beauté, d’élégance et de distinction qu’il est extrêmement regrettable qu’elle continue, avec une effronterie profondément enfantine et romantique, à essayer de créer autour d’elle une atmosphère littéraire et poétique qui ne trahit que trop clairement ses origines bourgeoises.

– Tout à fait comme le comte de Grandsailles, rétorqua Solange, singeant son ton de voix, dont l’effronterie sénile avec laquelle il exhibe sa prosaïque médiocrité sent à mille lieues son gentilhomme campagnard !

Et elle souleva les deux derniers mots d’un éclat de sarcasme passionné.

Grandsailles tourna le dos et, boitant de façon un peu

ridicule, avança jusqu'à la porte du balcon, qu'il ouvrit d'un geste violent, comme si l'atmosphère de la pièce eût été étouffante.

– Gentilhomme campagnard ! C'est vrai ! cria Grandsailles. Vous voyez... dit-il, désignant du doigt la trouée dans la forêt de chênes-lièges, ces quelques arbres qui manquent comptent à mes yeux bien davantage que votre vie ! C'est pour des choses de ce genre que les hommes se battent. Nos pères une fois disparus, leur sourire s'efface de notre mémoire avec les années, mais jamais on n'oublie ni un arbre abattu ni un arpent de terre qu'on vous a arraché. On oublie aussi cinq années de flirt snob et stupide, mais un seul coup de griffe au cœur de son domaine, non ! Cela, on ne l'oublie jamais !

Grandsailles avait dit tout cela le dos tourné, face au paysage, et tout en s'efforçant d'arracher un paquet de mousse qui s'était logé dans un joint entre les pierres de la balustrade. Finalement, la mousse céda, entraînant des bribes du ciment qui comblait les interstices de la pierre. S'en saisissant, Grandsailles la jeta au loin avec violence en direction de la forêt.

Solange donna soudainement libre cours à un grand éclat de rire théâtral, qui s'interrompit tout aussi brusquement, car Grandsailles s'était retourné et approchait du lit, le visage ravagé par l'émotion et si lourd de menace qu'il lui fit peur. Jamais elle ne l'aurait cru capable d'une haine aussi passionnée. Mais il était trop tard pour changer d'attitude, et l'expression de Solange demeura figée en un sourire méprisant, que Grandsailles fut incapable de supporter un instant de plus, qu'il décida d'arracher de vive force. Abattant ses deux mains sur le visage de Solange, il l'enfouit dans l'oreiller, appuyant de toutes ses forces.

Solange resta immobile avec les yeux dilatés d'un animal aux abois.

– Je ne veux pas voir ce sourire sur votre visage! mugit Grandsailles. Petite idiote, que pouvez-vous connaître de mon univers!

Et, comme tout en parlant il continuait d'enfoncer ses mains de plus en plus convulsivement, son petit doigt glissa dans la fente humide des lèvres de Solange, de telle manière que sa lourde chevalière en or vint sauvagement frapper ses gencives, qui se mirent aussitôt à saigner. Retrouvant brusquement son empire sur lui-même, le comte, saisi de remords, tomba à genoux au pied du lit et demanda pardon.

Solange se leva, prenant un instant appui sur l'épaule de Grandsailles, puis avança à son tour vers le balcon, mais, au lieu de sortir, elle resta debout dans un coin, protégée par l'ombre dense du lourd rideau. Ses épaules, se soulevant et retombant au rythme de sa respiration précipitée, étaient à présent secouées de sanglots convulsifs.

Grandsailles alors alla jusqu'à elle et, prenant son visage avec, cette fois, une infinie douceur, l'embrassa sur la bouche. C'était la première fois qu'il l'embrassait de cette manière, et ce geste n'avait d'autre mobile que d'obtenir son pardon, se dit Solange tout en s'arrêtant de pleurer.

– Oubliez tout cela, Hervé, dit-elle. J'ai été si heureuse tout à l'heure, allongée sur votre lit. Je ne veux plus jouer... Je vous aime passionnément, que cela vous plaise ou non!

À ce moment, ils entendirent les pas de M^e Girardin accompagné de Dick d'Angerville qui venait chercher Solange. Elle courut aussitôt vers la glace qui surmontait la cheminée et fit mine d'arranger ses cheveux, tout en essuyant son menton taché de sang, tandis que Grandsailles, de son côté, causait avec Angerville et le notaire de leur visite chez le maire de Libreux.

Lorsque Solange fut prête, le comte leur dit au revoir à tous sur le seuil de sa chambre. Dans la cour, Prince s'efforça d'aider Angerville, qui, maniaque quant au chargement d'un

véhicule, insistait pour placer lui-même chaque chose dans le coffre, en utilisant le moins de place possible.

Mme de Cléda fit les cent pas, puis alla jusqu'à un banc de pierre semi-circulaire, adossé à un très vieux cyprès, et sur lequel on avait posé un panier d'osier plein d'œufs frais. Elle appuya un genou contre le banc, prit un œuf, le cassa et l'avalait. Après quoi, elle en avalait un autre, puis un troisième, jusqu'à cinq.

Elle devait manger davantage. Dès son retour à Paris, elle se mettrait à prendre soin d'elle-même comme elle ne l'avait encore jamais fait. Sentant que l'heure du départ approchait, Solange prit un dernier œuf, le cassa et le goba en un clin d'œil. Jusqu'alors, elle avait accompli toutes ces petites opérations avec un soin extrême et sans renverser une goutte, mais, cette fois-ci, un peu de blanc glissa le long de son menton et tomba sur le sol. N'ayant pas de mouchoir, elle s'essuya du revers de sa main nue, resta un instant immobile, la tête inclinée en avant dans l'attitude qu'elle avait prise pour empêcher le blanc d'œuf de salir sa robe, et tendit ses deux mains, les doigts écartés pour en sécher le bout.

À cet instant, elle entendit le couvercle du coffre claquer de façon peu concluante, puis claquer à nouveau, cette fois avec plus de force, et irrévocablement. Impatiente de conduire, Solange s'installa au volant, et la voiture ne tarda pas à s'engouffrer dans la nuit prématurée d'une immense forêt de marronniers géants, qui formaient un tunnel au-dessus de la route comme dans le fameux Fragonard de la collection Chester Dale. Vingt minutes passèrent en silence et, tandis que les mains de Solange étaient occupées au volant, elle sentait le blanc d'œuf séché tirailler la peau de son menton, la faisant périodiquement tordre le visage en une petite grimace qui lui donnait une expression infiniment touchante et malheureuse.

Dick d'Angerville, l'observant discrètement, avait déjà

sur le bout de la langue son habituelle expression « Bonjour, tristesse », mais, cette fois, ayant fort bien remarqué tant ses larmes dans la chambre du comte que la petite égratignure sur sa lèvre, il demeura silencieux et brancha la radio en sourdine. Solange se laissa glisser dans une rêverie compliquée, tenace et absorbante, interrompue et reprise cent fois avec une insistance grandissante. À travers mille aventures héroïques, elle se voyait rachetant les terres ancestrales de Grandsailles, empêchant, par son infatigable ténacité, l'industrialisation de la plaine de Creux de Libreux, et replantant finalement les trois cents mètres carrés de chênes-lièges. Solange de Cléda voyait reprendre et se perpétuer, grâce à son sacrifice, le chêne héraldique des comtes de Grandsailles.

D'ailleurs, n'était-elle pas la dame, le chêne-liège ?

Dans le château de Lamotte, retourné à son habituelle solitude, le comte et son notaire se préparaient à dîner. Ce matin-là, Grandsailles avait dit à Prince : « Ce soir, je prendrai volontiers une "salade au coup de poing" ! » Et Prince avait disposé sur la table tout ce qu'il fallait pour un « coup de poing », comme on disait dans la région.

Lorsque le comte et son notaire furent assis, Prince plaça devant son maître un grand saladier, d'où émergeait la croûte rugueuse d'une demi-tranche de pain de campagne, que l'on avait fait macérer quelque temps dans une mixture rouge sombre, composée d'huile, de vinaigre, de boudin finement coupé en dés et d'un soupçon de chocolat râpé. M^e Girardin prit ensuite un gros oignon épluché, que Prince lui tendait sur une serviette pliée, et le posa au centre même du pain, continuant à le tenir du bout des doigts afin de le maintenir en place. Alors Grandsailles ferma le poing, le tint suspendu un instant de façon menaçante au-dessus de l'oignon, attentif à bien viser. Puis il le frappa verticalement d'un vigoureux

coup de poing, l'écrasant en mille morceaux qui s'éparpillèrent sur la croûte de pain, laquelle fut à son tour réduite en miettes. On adjoignit au bout de la scarole fraîche, du sel et du poivre directement broyé au-dessus du saladier à l'aide d'un moulin. Prince avait suivi le rituel de son maître avec une extrême et anxieuse attention ; le « coup de poing » réussi, il pouvait désormais retourner à la cuisine, tandis que le notaire, comme frappé d'une vision subite, et fixant le saladier d'un regard halluciné, s'exclamait :

– Un miracle ! D'un coup de poing, le comte vient de faire surgir à mes yeux l'entière plaine de Creux de Libreux ! Dites-moi, suis-je fou, ou n'est-ce pas exact ?

Et, rapprochant les bougies pour que l'on vît plus distinctement ce qu'il entendait montrer, M^e Girardin se mit à décrire le saladier qui se trouvait entre eux, avec un éloquent enthousiasme, stimulé par le fait qu'il se sentait flatté de la perplexité admirative de Grandsailles, auquel les trouvailles baroques et ingénieuses du notaire avaient le don d'insuffler une soudaine jovialité.

– Regardez, mon cher comte, dit Girardin, désignant de ses pâles doigts d'écrivain les protubérances brisées et gonflées du pain, n'est-ce pas là l'exacte configuration de nos collines croustillantes et dorées, leurs douces pentes, leurs abrupts inattendus, leurs profonds ravins où ruissent des cascades d'oignons frais, car ces lanières serpentines et luisantes n'évoquent-elles pas la dure tension opalescente de nos torrents, tout argentés d'écume, lorsqu'ils se dégagent des neiges empilées à l'autre bout du saladier ? La luxuriante scarole figure le premier plan touffu et verdoyant de notre plaine fertile et bien irriguée. Au-delà, émergeant des forêts de sombre laitue, apparaissent les premiers pâturages, ondulés et solennels, où les grains de seigle, comme allongés et cuits dans la croûte, imitent à s'y méprendre l'attitude ruminante du bétail immobile et méditatif, tandis que les brillants

cristaux de sel éparpillés au flanc des hauteurs rappellent à leur tour les fenêtres des villages éloignés, étincelant sous un soleil de fin d'après-midi. Là, un gros grain de sel est justement resté accroché, terne et solitaire, au long d'une pente escarpée : ce sont les murs blanchis à la chaux de l'ermitage Saint-Julien. Et il y a mieux. Regardez, mon cher comte, ces petits morceaux de poivre, moulus quelque peu irrégulièrement, légèrement allongés – certains ont même l'air d'avoir une tête –, ils marchent, ce sont nos paysans, vêtus de noir ; ils sillonnent les tranchées des grand-routes et les sentiers tortueux, en fourmillantes processions, de retour de leur journée de labours...

Grandsailles regardait, fasciné et mélancolique.

– Tout ce que vous me dites là est aussi beau qu'une Arcadie de Poussin... soupira-t-il, puis il se jeta avidement sur la salade, de toute l'énergie de son couteau et de sa fourchette, qui étaient restés suspendus entre ses mains durant tout l'exposé de M^e Girardin.

Après la salade, Prince servit des truffes sous la cendre, dans leurs papillotes de papier blanc, immaculé, accompagnées d'un vin rouge de 1923, année qui, selon Girardin, avait un bouquet de soleil. Ils mangèrent les truffes en silence, puis, lorsqu'on apporta le fromage de chèvre, le comte dit à son notaire :

– Fort bien, mon cher Girardin, à présent, parlez-moi de Mme de Cléda.

Il présenta cette requête du même ton qu'il aurait pu demander qu'on lui jouât son air favori.

– Je pensais justement à elle, répondit M^e Girardin, tandis que nous mangions les truffes. Chacun voit les choses selon son propre éclairage. Le vicomte d'Angerville imagine sans aucun doute que le corps de déesse de Mme de Cléda abrite l'âme d'une reine, et nombre de ses multiples admirateurs, se méprenant à l'éclat de feu de son regard, lui attribuent le

tempérament insociable d'une courtisane. Pour moi, étant notaire, je devrais la voir soit, et en premier lieu, d'un point de vue professionnel, comme un bon parti, soit encore du point de vue de ma rusticité naïve et poétique, comme une fée. Eh bien, ni l'un ni l'autre ne me satisfont ! Solange de Cléda m'apparaît plutôt comme une sorte de sainte – et, comme Girardin décelait une ombre d'ironie dans les yeux du comte, il poursuivit : Par la grâce de Dieu, les saintes ont souvent un corps aussi beau que celui d'Aphrodite. Or, cet après-midi, durant tout le temps que nous prenions le thé, j'observai Mme de Cléda. Elle était si peu vêtue que l'on ne pouvait douter un seul instant de la souveraine beauté de son corps ; et pourtant, elle croisait souvent ses bras sur sa poitrine, comme si elle avait eu froid, évoquant tout à la fois l'attitude d'un nu sortant du bain et celle d'une sainte écoutant un message du ciel. Je fus frappé, tout en la regardant, de la pureté que reflétait l'ovale de son visage. Et ses lèvres étaient si pâles que je ne pouvais m'empêcher de songer à la nonne de cette vieille ballade que l'on chante encore à Libreux : *La Complainte de la nonne de saint Julien*.

– Je ne la connais pas, dit Grandsailles.

– D'après la légende locale, expliqua Girardin, saint Julien, un jour qu'il traversait la région, suivi de ses fidèles disciples, découvrit la tombe d'une nonne, qui avait été célèbre pour sa beauté. Lorsque l'on ouvrit le cercueil, le corps tout entier s'était changé en cendres, et des chardons et des trèfles avaient poussé à sa place. Seule la tête de la nonne, coiffée de sa cornette d'un blanc éclatant, demeurait intacte, mais sa bouche était devenue blanche comme craie, et des jasmins croissaient aux commissures de ses lèvres.

– Je vois... dit Grandsailles dans un murmure, comme pour lui-même. Les truffes sous la cendre... les papillotes : la cornette...

Girardin conclut :

– Et le refrain de la ballade, chanté avec une inflexion mélancolique, sur un accompagnement de flûte, de cornemuse et de tambourin, dit ceci :

*Ses seins étaient deux pierres vivantes,
Ses jambes, l'herbe verdoyante,
Ses lèvres, de jasmin.*

– Chantez-le-moi, je crois que je connais la mélodie... pria Grandsailles.

Girardin ne demandait que cela. Après avoir pris une gorgée de vin, il claqua la langue et, d'une voix de fausset imitant parfaitement l'intonation chevrotante caractéristique des paysans de Libreux, il se mit à chanter d'abord quelques fragments, puis toute *La Complainte de la nonne de saint Julien*; lorsqu'il la reprit *da capo*, le comte l'accompagna cette fois de sa voix plus basse, marquant le rythme en frappant de sa chevalière en or contre un plat de cristal qu'il tenait de l'autre main, en sorte d'obtenir un son mat, sans résonance.

Quand ils arrivèrent au refrain, M^e Girardin se pinça le bout du nez entre le pouce et l'index, de façon que le ton quelque peu strident de sa voix nasale vînt renforcer, et distiller, l'inflexion plaintive de la chanson.

– *Ses seins étaient deux pierres vivantes...* soupira Girardin, d'une voix si délicate qu'on eût dit entendre susurrer un moustique.

– Pa-hm, pa-hm, pa-hm, répondit Grandsailles, marquant le dernier pa-hm d'un coup sec de sa chevalière.

– *Ses jambes, l'herbe verdoyante...*

– Pa-hm, pa-hm, pa-hm.

– *Ses lèvres, de jasmin...*

– Pa-hm, pa-hm, pa-hm, pa-hm, pa-hm, pa-hm... pa-hm, pa-hm, pa-hm!

Girardin partait toujours à dix heures et demie. Il se leva

donc et prit congé. Grandsailles s'attarda dix bonnes minutes dans la salle à manger, recopiant la chanson dans son carnet aussi lentement que possible. Après quoi, il ne sut plus quoi faire. Un instant, il pensa dire quelque chose à Prince, qui semblait traîner intentionnellement, comme dans l'espoir d'entamer conversation. Mais le silence demeura entier, et Prince eut alors un petit sourire triste, comme s'il avait voulu s'excuser que Grandsailles n'eût rien trouvé à lui dire.

Une fois le couvert entièrement desservi, il disparut, souhaitant au comte une bonne nuit. Grandsailles se résolut alors à quitter la table et, montant lentement le grand escalier, gagna sa chambre.

L'éclairage électrique du château, toujours un peu déficient, vacilla presque imperceptiblement, et l'unique globe, pendant assez loin du plafond, au centre exact du lit, était si usé que sa pâleur ambrée et mourante y jetait à peine une lueur.

Sur le drap ouvert, une chemise de nuit de soie couleur mite était méticuleusement pliée. Comme il le faisait chaque nuit, Grandsailles y posa provisoirement le petit carnet contenant ses notes, puis se déshabilla. Lorsqu'il fut complètement nu, il demeura ainsi quelques instants, frottant machinalement, sous le mamelon gauche, une légère meurtrissure qu'il s'était faite avec un bouton lorsqu'il avait écrasé l'oignon dans la salade au commencement du dîner.

Le corps de Grandsailles était parfait, grand et beau ; le fameux Apollon du musée de Milan, dessiné par Raphaël, permettrait de s'en former une idée assez précise. Lorsque le comte eut enfilé sa chemise de nuit, qui était à peine plus longue que sa chemise de jour, il attrapa son carnet de notes et se dirigea vers l'extrémité de la pièce, où se dressait une grande armoire d'acajou sombre, très étroite, mais si haute qu'elle touchait le plafond.

Cette sévère armoire reposait sur quatre pieds humains, aux orteils longs et minces, dans le style égyptien, sculptés dans

un bronze très brillant. Grandsailles ouvrit les deux portes de l'armoire, dont l'intérieur était vide, à l'exception de l'une des étagères centrales, où une série d'objets se trouvait à portée de main : à gauche, un petit crâne d'enfant, couronné d'une délicate auréole d'or, et attribué à sainte Blandine, que le comte entreposait là depuis que l'on avait commencé la restauration de la chapelle du château ; à côté de cette relique de l'enfant martyr, un violon et un archet ; et, auprès d'eux, une clef noire, ouvragée et incrustée d'un crucifix d'argent, allant avec le cercueil qui contenait la dépouille de la mère du comte. Comme il le faisait chaque nuit, Grandsailles déposa là son carnet de notes et saisit le violon, mais, juste au moment où il inclinait la tête pour placer l'instrument entre son menton et son épaule, il entendit un bruit qui le fit se retourner. Le souriant visage d'une vieille femme apparut dans l'entrebâillement de la porte.

C'était la fidèle gouvernante de Grandsailles, que le comte appelait toujours « la chanoinesse de Launay », en souvenir de *La Chartreuse de Parme*.

– Bonsoir, chanoinesse, dit le comte, posant son violon sur le lit.

La chanoinesse entra, portant d'une main un plat contenant deux artichauts bouillis, pour lesquels le comte avait une marotte lorsqu'il était saisi d'insomnie au milieu de la nuit ; l'autre main de la chanoinesse était enfouie dans un gros gant en poil de chat, avec lequel elle frottait régulièrement la mauvaise jambe du comte, sujette à des accès aigus de douleurs rhumatismales. La chanoinesse était presque diaboliquement laide, mais elle exerçait une certaine attirance du fait de son intelligente vivacité et de son expression éveillée. Elle était propre jusqu'à l'exagération ; sa peau était fine, mais monstrueusement ridée, et son œil droit larmoyait continuellement, ce qui l'obligeait à l'essuyer à chaque instant du coin de son tablier blanc bordé de dentelle.

Le comte n'avait pas de secret pour sa chanoinesse. Elle était la seule personne autorisée à entrer dans sa chambre sans même frapper. Elle décidait de tout dans le château, et, comme le comte était incapable de se passer de ses services, il l'emménait toujours avec lui lorsqu'il allait à Paris. La chanoinesse, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, se mit à genoux et commença patiemment et consciencieusement à frotter la jambe du comte. Au cours de cette opération, un geste, plus vigoureux que les autres, découvrit quelque peu les parties intimes du comte.

Respectueusement, elle rabaissa la chemise de sa main gantée, mais glissa l'autre, nue et ridée, par-dessous, et, le palpant avec la chaste joie d'une mère, elle le regarda tendrement et s'exclama :

– Doux Jésus ! Doux Jésus ! Quelle bénédiction du ciel !
– puis, de la même main, elle s'appuya sur son genou pour se relever, y faisant peser tout le poids de son corps. Vous devriez retirer de l'armoire la petite tête de sainte Blandine, conseilla la chanoinesse au moment de sortir. Jamais je ne pourrais m'endormir avec ça dans ma chambre.

Sur le seuil de la porte, tandis qu'avec une sage lenteur elle essuyait son œil, qui, le temps qu'elle se mette debout, avait eu le loisir d'humecter toute la longueur de son cou, elle répéta deux fois, en guise de conclusion :

– Car rien ne tient plus sûrement éveillé que de penser sans cesse à la mort.

Alors qu'elle s'éloignait au long du couloir, il l'entendit marmonner :

– Dieu soit béni ! Dieu soit béni !

La pendule sonna onze heures. Grandsailles saisit à nouveau son violon et, le pressant sereinement mais fermement contre sa joue, attaqua de son archet de virtuose l'aria en *ré* majeur de Bach. Il se tenait penché légèrement en avant, le genou de sa mauvaise jambe contre le bord du lit, la fente

latérale de sa chemise de nuit découvrant en partie la cuisse qui, stimulée par la friction, était devenue rose vif. Au centre de cette peau irritée, l'ancienne cicatrice étalait des ramifications comme une sombre végétation de teinte aubergine.

Les yeux de Grandsailles reposaient sur le petit crâne de sainte Blandine, avec ses petites dents intactes, lisses et blanches comme des galets de rivière. Leur pureté le fit songer aux genoux de Solange de Cléda, et le souvenir de son visage hagard, ennobli par l'éclat des larmes, semblait imprimer une beauté divine et limpide à la mélodie qui se déployait majestueuse et toute-puissante.

Grandsailles respira profondément, suivant de la tête les mélodiques inflexions du cours ardent de la musique, mais son visage, impassible et libre de toute contraction musculaire, prouvait qu'il n'accordait aux émotions de son cœur, susceptible de faiblesse, aucun droit à venir troubler la cristalline limpidité de son jeu. Et, tandis que l'aria touchait à ses dernières mesures, où toute l'angoisse de la nuit semblait atteindre à un point géométrique, auquel elle resterait accrochée pour l'éternité, il crut sentir le bout du petit doigt de la main qui tenait l'archet comme humide encore de la tiède et désirable salive de Solange de Cléda.